



« DES PAROLES PLUS DOUCES QUE LE MIEL »

LE Concile s'est dit "pastoral" et non pas dogmatique, et l'Église se meurt des fruits empoisonnés dont ce Concile l'a nourrie. Notre Père a su nous administrer le remède, que Notre-Dame nous a apporté "du Ciel" pour la sauvegarde du "dogme de la foi". En théologien averti de toutes les erreurs du Concile, qu'il a critiquées point par point sans jamais être pris en défaut, il a pris hardiment le relais de saint Maximilien-Marie Kolbe, et de la vénérable sœur Marie-Lucie de Jésus et du Cœur Immaculé pour enseigner, dans l'Église, la "pastorale" salvatrice de l'Immaculée Conception.

Sœur Lucie, que feu le pape Jean-Paul I^{er} recommandait à notre attention comme la « fille chérie de l'Église », raconte comment ce qu'elle avait cru bon de tenir "secret" se répandit dans toute l'Église, parce que Jacinthe, sa petite cousine, n'avait pu contenir son enthousiasme. « La Dame » était si belle !

« Malgré l'insistance que j'ai mise à recommander qu'on ne dise rien de l'apparition de Notre-Dame, Jacinthe en a parlé à sa mère. » Ce n'était pas une désobéissance, mais une volonté de Dieu. « Dieu veut. »

« Il n'en fallut pas plus pour que la nouvelle circule vite parmi ces gens simples, laborieux et occupés aux travaux de la campagne, pour tirer de leurs terres le pain de chaque jour, accomplissant ainsi la Loi du Seigneur : "C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras ton pain." (Gn 3, 19)

« Telle est la loi du travail à laquelle nous sommes tous assujettis par suite des péchés que nous avons commis ; étant donné que nous sommes tous pécheurs, nous avons tous à travailler et à offrir à Dieu notre travail, le sacrifice qu'il nous coûte, en réparation et en esprit de pénitence



LA VIERGE DE LA BASILIQUE DU SAMEIRO, près de Braga. Sculptée à Rome et bénite par le bienheureux Pie IX en 1876, l'Immaculée trône dans les ors et les anges, déjà triomphante et glorieuse comme en son mystère d'Assomption. Lors de son hospitalisation à Lisbonne, sainte Jacinthe confia au docteur Eurico Lisboa que c'était l'image qui lui rappelait le plus ses visions de Notre-Dame.

pour le mal que nous avons fait et le bien que nous aurions dû accomplir et que nous n'avons pas réalisé. »

C'est cette loi primitive qui conduit ces foules à la Cova da Iria. Quel rapport ? Lucie continue :

« Parmi ces gens humbles et qui ne se préoccupaient pas des événements politiques, c'est à peine si de temps en temps on entendait quelques commentaires concernant les nouvelles que rapportaient les personnes venues des villes : on déplorait l'assassinat du roi et du prince, on regrettait la proclamation de la république qui avait chassé du pays les religieux et les religieuses en s'emparant de tous leurs biens, de leurs maisons, terres, églises, etc., qui maltraitait les prêtres, ne permettait pas qu'on sonne les cloches ni qu'on fasse des processions, qui s'appropriait tout ce qui appartenait à l'Église, en disant que tout était à eux.

« Mais le pire, le plus grave de tout, c'est qu'ils précipitèrent le pays dans

la guerre, avec l'obligation pour nos fils d'aller au front, de se faire massacrer par les canons ou d'être transpercés par les balles !

« On ne sait pas de quelle sorte de gens il s'agit ! Est-ce que Notre-Dame ne vient pas là maintenant pour nous sauver ? Et ils priaient, ils chantaient avec ferveur : "Salut ! ô noble Souveraine du peuple que tu protèges, choisi entre tous pour être le peuple du Seigneur." »

« Venant des villes, des bourgs et des villages, avec foi, espérance et amour, ils accourent aux nouvelles : "Que s'est-il passé ?" Parmi eux, il y a des pauvres et des riches, des sages et des ignorants, des croyants et des non-croyants, et aussi des curieux et des railleurs cherchant le meilleur moyen d'en finir avec tout cela !

« Ce fut là le début de ce que Notre-Dame avait

prophétisé aux petits bergers : *“Vous aurez alors beaucoup à souffrir.”* Pas seulement eux, mais aussi leurs familles.

« Le Christ n’a pas réalisé autrement son œuvre rédemptrice : dès sa naissance, il a été persécuté, il a été menacé de mort et il a dû fuir à l’étranger ; il en a été ainsi pendant toute sa vie, jusqu’au jour où il est mort cloué sur le bois de la croix. La lutte diabolique ne s’avoue jamais vaincue, même si elle est certaine que tout sera perdu pour elle, parce que *“qui est comme Dieu ?”* »

« C’est ainsi qu’arriva le 13 juin 1917.

« Suite à tant d’interrogatoires importuns, de va-et-vient et de contradictions, je me sentais fatiguée. Je ne savais pas encore que c’était là le chemin par où Dieu voulait conduire mes pas afin de m’amener au Ciel par le moyen de son message, moi-même et tant d’autres qui voudraient le suivre avec foi, espérance et amour.

« C’est dans cet état d’âme que j’osai demander à la céleste Messagère de nous prendre avec elle dans le Ciel : *“Je voudrais vous demander de nous emmener au Ciel.”* Déjà la terre n’avait plus aucune importance pour moi. Ce que je désirais, c’était qu’elle nous emporte au Ciel avec elle. Mais comme ce n’étaient pas les desseins de Dieu, elle répondit : *“Oui, Jacinthe et François, je les emmènerai bientôt, mais toi, tu resteras ici pendant un certain temps encore. Jésus veut se servir de toi pour me faire connaître et aimer. Il veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé.”*

« Telle était la mission que Dieu me destinait ; mais rester sans la compagnie de Jacinthe et de François me donnait l’impression de demeurer seule en ce monde si incertain et désert, sans plus personne pour me suivre, me comprendre, m’aider, compatir avec moi en parcourant les chemins par où Dieu voulait me conduire. Au long de ces chemins, que je trébuche sur les pierres se trouvant là où je passe, que je marche parmi les chardons et les épines, que je tombe et me relève, toujours Dieu me prendra par la main et m’aidera à tourner vers lui mon regard.

« Tout au long de ma vie, et aujourd’hui encore, je pense ainsi. Mais à ce moment-là, j’étais trop ignorante et enfant pour réfléchir de cette façon. C’est pourquoi la céleste Messagère me répondit : *“Non, ma fille. Tu souffres beaucoup ? Ne te décourage pas, je ne t’abandonnerai jamais. Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et le chemin qui te conduira jusqu’à Dieu.”*

« Par cette promesse, je me sentis réconfortée, remplie de confiance, certaine que la Dame ne me laisserait jamais seule, qu’elle me conduirait elle-même et guiderait mes pas sur les chemins de la vie, que Dieu voudrait me faire prendre ; et ainsi je m’abandonnais entre les bras de notre Dieu et à ses soins de Mère.

« C’est alors que la céleste Messagère, avec un geste de protection maternelle, ouvrit les bras et nous enveloppa dans le reflet de la lumière de l’Être immense de Dieu.

« Cette grâce nous marqua pour toujours dans l’ordre du surnaturel.

« Oh ! Seigneur, n’est-elle pas le refuge des pécheurs, la Mère de miséricorde, le secours des chrétiens, que tu as fait descendre jusqu’à nous pour nous introduire dans l’océan de ton amour, de ton pouvoir, de ton Être immense où cette flamme ardente nous fera vivre pour toujours ce mystère de l’amour des Trois pour moi ? C’est avec cet amour que je t’adorerai, que je te rendrai

grâce, que je t’aimerai, transformée en cantique de ton éternelle louange.

« J’avancerai ainsi, Seigneur, en marchant derrière toi, en suivant tout simplement ce difficile chemin que tu as préparé pour moi.

« En mettant mes pas dans les empreintes que tu as laissées sur la terre que tu as foulée, j’avancerai en te suivant, le regard fixé sur toi ; je ne veux plus que m’embraser d’amour pour toi, je ne veux plus que la vie de Dieu en moi ! Flamme étincelante, qui en moi brûlait et, par toi attisée, s’embrasait de jour en jour davantage ! Je ne la lâchais pas ! Elle grandissait et gagnait la terre froide qu’elle rencontrait ! » (*COMMENT JE VOIS LE MESSAGE*)

Ainsi quand sœur Lucie lit les Psaumes, en récitant son bréviaire, au Carmel, et qu’elle médite toute la Sainte Écriture, non seulement les livres de la Sagesse, mais le Pentateuque, *la Loi* contenue dans les cinq premiers livres, tournant les yeux vers la Vierge qu’elle a vue, de ses yeux vue, elle retrouve dans l’harmonie des lois de la nature, de l’immense univers réglé par la même Loi de Dieu que chantent les auteurs inspirés de la Sainte Écriture, qui est une loi physique, nécessitante dans le Ciel et qui, dans notre âme, est une loi amoureusement voulue, librement consentie, cette Loi révélée au long des siècles, dessine l’âme de la Vierge comme une sorte de firmament avec mille étoiles, la voie lactée, la lune... Chacun de ces astres représentant quelque perfection ou quelque vertu prescrite par « la Loi » :

*« La Loi de Yahweh est parfaite :
elle est pour l’âme un réconfort,
le témoignage de Yahweh est sûr :
il rend sage le simple... »*

La Vierge est ce “décret de Yahweh” : c’est l’*Immaculée Conception*. Comme disait le Père Kolbe, Elle est « la conception originelle de Dieu ». Ce que Dieu a conçu d’abord, ce n’est pas la Loi donnée à Moïse, c’est une Loi vivante, une règle, un modèle, la perfection. Il a conçu l’Immaculée :

*« La Vierge est immaculée,
Elle éclaire les yeux,
Elle réjouit le regard. »* (Psaume 18)

Après avoir admiré l’harmonie du ciel dans la première partie du psaume, le psalmiste admire l’harmonie de la Loi divine dans la beauté des vertus humaines que nous percevons en Marie :

*« L’oracle de Yahweh est pur
immuable à jamais. »*

Insistant sur cette innocence de la toujours Vierge Marie, « les sentences de Yahweh sont vérité, également équitables »,

le psalmiste affirme par avance que dans toutes ses actions, Marie, toujours Vierge répond à la volonté de Dieu.

*« Les volontés de Yahweh sont désirables,
plus que l’or le plus fin. »*

Combien il est désirable d’entrer dans la dévotion à la Vierge Marie que « Dieu veut » établir dans le monde ! Cela vaut mieux que tous les trésors ! Celui qui a l’amour de la Vierge est plus riche que s’il possédait tous les trésors de la création.

« Ses paroles sont plus douces que le miel. »

frère Bruno de Jésus-Marie.

LETTRE OUVERTE À MGR AILLET

ÉVÊQUE DE BAYONNE, LESCAR ET OLORON

Jésus ! Marie ! Joseph !

Saint-Parres-lès-Vaudes, le 13 juillet 2025

Anniversaire de la troisième apparition de Notre-Dame à Fatima.

Monseigneur,

Vous avez jugé de votre devoir de publier le 13 juin dernier, anniversaire de la deuxième apparition de Notre-Dame à Fatima, une mise en garde à propos de la Contre-Réforme catholique fondée par l'abbé Georges de Nantes auquel je succède en tant que supérieur général de l'Ordre des Petits frères et des Petites sœurs du Sacré-Cœur qu'il fonda le 15 septembre 1958 à Villemaur-sur-Vannes, avec la permission de l'évêque de Troyes, Mgr Julien Le Couëdic. Il est vrai que cette fondation provisoire ne fut jamais suivie d'une reconnaissance canonique définitive du fait du grave différend doctrinal qui opposa l'abbé de Nantes à l'ensemble de la Hiérarchie à partir de l'année 1965. Or, chose curieuse, vous passez sous silence, ou presque, ce différend dont, pourtant, on aurait pu s'attendre qu'il constituât la "pièce maîtresse" de votre dossier de condamnation à l'encontre de notre Père mort le 15 février 2010, pour justifier aujourd'hui votre mesure générale, publique, vexatoire et infamante que vous prenez vis-à-vis de la poignée de ses fils et filles spirituels qui résident dans votre diocèse. Tous sont dévoués au service de leurs paroisses, mais sur votre ordre les fidèles et vos prêtres doivent désormais les considérer comme de véritables *parias* en veillant d'une part à ce qu'ils ne propagent pas les prétendues erreurs de la CRC que vous ne précisez pas et, d'autre part, à ce qu'aucun service liturgique ni mission pastorale ne leur soit confié.

Pour asseoir une pareille décision, vous reprenez à votre compte plusieurs mensonges, Monseigneur. Est-ce en toute clarté de conscience ? Est-ce par faiblesse ? Quoi qu'il en soit, vous trahissez la vérité, vous trompez l'ensemble du troupeau commis à votre charge par le Saint-Père et vous nous calomniez, sous couvert de l'autorité du Saint-Esprit, tels les pharisiens se réclamant de la Loi de Moïse pour juger et condamner Notre-Seigneur Jésus-Christ. Non, Monseigneur, vous ne pouvez pas vous rendre coupable d'une pareille injustice. Au Nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui sera notre Juge, vous devez revenir sur votre mise en garde.

Quel est ce différend doctrinal que vous connaissez parfaitement et que vous évoquez à peine ?

Au moment même de leur discussion dans l'aula conciliaire, l'abbé de Nantes a critiqué les nouveautés doctrinales du concile Vatican II dont certaines lui ont semblé clairement hérétiques, en particulier le droit

social à la liberté religieuse. Et dès leur adoption, tel un bon fils vis-à-vis de son père, il s'est empressé de révéler au Souverain Pontife ses pénibles doutes allant même jusqu'à porter à l'encontre des papes Paul VI et Jean-Paul II trois livres d'accusation en hérésie, schisme et scandale. Mais tout en s'opposant publiquement et fermement à cet enseignement novateur, faillible et réformable, il a fait appel au Magistère extraordinaire pour que soient restaurées par le Souverain Pontife en personne, c'est-à-dire par l'Église, au nom de la Vérité de la foi, l'unité et la paix.

Pour avoir publiquement critiqué l'orthodoxie des Actes du concile Vatican II et celle des Actes subséquents des papes Paul VI et Jean-Paul II, pour s'être rendu à Rome à trois reprises en 1973, 1983 et 1993 pour tenter d'obtenir l'ouverture d'un procès en hérésie, schisme et scandale à l'encontre de ces deux Souverains Pontifes, l'abbé de Nantes ne s'est jamais vu signifier par l'évêque de Troyes, par la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi et par les Souverains Pontifes eux-mêmes, une quelconque erreur doctrinale dans ses démonstrations venant à l'appui de ses accusations et publiées à longueur de colonnes – afin que nul n'en ignore – dans ses *LETTRES À MES AMIS* et *LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* dont le tirage et la diffusion est monté jusqu'à 38 000 exemplaires par mois. Aucun jugement doctrinal suivi d'une sanction canonique n'a été rendu à l'encontre de celui qui a osé s'élever contre les Actes du concile Vatican II et ceux des papes Paul VI et Jean-Paul II.

Ce que j'écris est tellement vrai que Mgr Daucourt, alors évêque de Troyes, s'était mis dans la tête, en 1997, de remédier à cette anomalie en se faisant fort de réussir là où tous avaient jusqu'à présent échoué, à savoir mettre noir sur blanc, enfin, de prétendues erreurs de l'abbé de Nantes avec à la clef une sanction canonique. C'est le fameux interdit du 1^{er} juillet 1997 auquel vous faites référence. Mais comment se fait-il que l'Église par la voix de l'évêque de Troyes ait attendu l'année 1997 pour sanctionner un prêtre qui depuis l'année 1965 accusait publiquement les Actes du concile Vatican II et des papes Paul VI et Jean-Paul II comme entachés d'hérésie, de schisme et de scandale ? Comment expliquer, de la part de l'Église, une telle inertie de trente-deux années face à de telles accusations ? D'où la nécessité de rattacher cette sanction canonique, à dire vrai bien tardive et bien branlante, à une première sanction canonique qui

sera l'occasion pour vous Monseigneur, d'étayer votre dossier d'accusation d'un premier et gros mensonge.

Vous écrivez : « *Les fidèles doivent savoir que l'abbé de Nantes a été en effet condamné "suspense a divinis" depuis 1966 et que cette sanction a été confirmée par le Dicastère pour la Doctrine de la Foi en 1969 avec le renouvellement de la demande de rétractation que l'abbé de Nantes a toujours refusé d'accomplir.* »

Il est vrai que Mgr Le Couëdic a infligé à l'abbé de Nantes, son « *meilleur prêtre* », la peine canonique de la *suspense a divinis*. Vous dites que les fidèles doivent connaître cette sanction, mais vous mentez, par omission, en passant sous silence, parce que dérisoire, le motif pour lequel elle a été prononcée. De retour de Rome en décembre 1965, après la clôture du concile Vatican II, Mgr Le Couëdic intima l'ordre à l'abbé de Nantes de cesser ses critiques des nouveautés doctrinales adoptées par les Pères à des majorités écrasantes. Notre Père proposa alors que la totalité de ses *LETTRES À MES AMIS* fasse l'objet d'un examen doctrinal, ferme et rigoureux, à la seule lumière de la foi de l'Église, pour que soient identifiées et démontrées les erreurs qu'elles étaient susceptibles de contenir et qu'il puisse alors les rétracter, ce qu'accepta Mgr Le Couëdic. L'affaire devait être portée, d'un commun accord, à la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi. Mais lorsque notre Père présenta à Mgr Le Couëdic, pour transmission par la voie hiérarchique, le dossier constitué par les 220 premières *LETTRES À MES AMIS* publiées depuis l'année 1956 et contenant notamment toute sa chronique critique des débats conciliaires, ce dernier refusa net. Motif allégué : le caractère prétendument injurieux pour son auguste destinataire de la requête datée du 16 juillet 1966 accompagnant le dossier pour le présenter au cardinal Ottaviani, alors pro-préfet de la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi. Notre Père se vit alors vertement invité à transmettre lui-même et directement son dossier ce qu'il fit. Et pour être certain que celui-ci ne se perdit pas dans les sables de Rome, il publia sa requête dans sa *LETTRÉ À MES AMIS* n° 231 ce que Mgr Le Couëdic, en guise de représailles, sanctionna aussitôt le 25 août 1966, par une *suspense a divinis*.

C'est donc pour avoir rendu publique une requête officielle adressée au cardinal Ottaviani, que notre Père a fait l'objet, sa vie durant, jusqu'au dernier souffle de sa vie, de la peine de *suspense a divinis*. C'est tout ? C'est tout ! C'est le seul et ridicule motif de cette condamnation que vous cachez à vos lecteurs pour les contraindre à déduire de la seule violence de votre procédé des « erreurs » de l'abbé de Nantes qui n'existent que dans votre esprit. Et d'un premier mensonge, vous passez à un deuxième.

Vous écrivez, en effet, que « *cette sanction a été*

confirmée par le Dicastère pour la Doctrine de la Foi en 1969 avec le renouvellement de la demande de rétractation que l'abbé de Nantes a toujours refusé d'accomplir ». C'est faux. Cette sanction n'a pas été confirmée ni infirmée par la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi pour la raison très simple que devant cette Congrégation, de près ou de loin, il n'en a jamais été question, comme d'ailleurs du jugement doctrinal demandé par notre Père. Le 1^{er} juillet 1968, après plusieurs semaines de discussions serrées, loyales, avec trois consultants de la Congrégation, sur le principe d'une contre-réforme possible au moment où l'Église s'engageait dans la voie d'une réforme permanente et générale par définition exclue par la Tradition catholique et apostolique, sous la menace à peine voilée d'une excommunication, notre Père se vit intimer l'ordre de rétracter toutes ses critiques à l'égard des Actes du concile Vatican II et du pape Paul VI, mais sans la moindre indication, la moindre démonstration d'une quelconque erreur doctrinale dans ses écrits. Notre Père refusa et l'affaire en resta là pendant une année. Un an plus tard, le cardinal Seper réitéra cette exigence d'une rétraction générale, mais toujours sans trace d'une quelconque erreur. Notre Père refusa encore par une magnifique profession de foi. Et ce fut la notification du 9 août 1969 publiée par voie de presse par la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi dans laquelle étaient mensongèrement alléguées contre l'abbé de Nantes des erreurs, mais sans en préciser aucune, et une révolte générale contre toute autorité au sein même de l'Église, mensonges qui lui permettaient d'en déduire commodément une « *disqualification* » par l'intéressé lui-même de toute son œuvre, la dispensant ainsi de rechercher des erreurs qu'elle n'avait pas trouvées. C'est tout ? C'est tout !

Les juges de la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi avaient sous les yeux les analyses d'un prêtre de l'Église de France qui n'avait pas craint de porter de graves accusations, « en pleine lucidité et prudence, contre le Pape régnant et le concile Vatican II en raison de leurs actes dits pastoraux et réformateurs, parce qu'ils m'ont paru, après étude approfondie, contraires à la foi catholique et parce qu'ils sont manifestement, à l'expérience, causes du désordre général et de la ruine présente de l'Église ». Et à ces analyses et démonstrations, le Tribunal de la foi n'a rien pu opposer et a laissé notre Père repartir de Rome sans la moindre sanction canonique.

Et de fait, à partir de l'année 1969, durant vingt-sept années, l'abbé de Nantes mena seul, mais avec une impressionnante autorité et une souveraine liberté que lui donnait le droit de l'Église, un gigantesque combat de contre-réforme, d'abord en professant dans sa plénitude la Vérité de la foi catholique pour éclairer les âmes et les prémunir contre les erreurs doctrinales contenues dans les Actes du concile

Vatican II et les enseignements subséquents des papes Paul VI et Jean-Paul II.

Mais comment s'en prendre à cette réforme de l'Église avec laquelle « tout est vraiment trop bête, trop triste, impudique et malfaisant » sans prendre le risque de la quitter et de faire schisme ? « En “attaquant” la Personne même du Pape comme étant, et à elle seule, à la jointure des deux mondes, de l'ordre et du désordre, de la Tradition et de la subversion, de l'Œuvre du Christ et des machinations de Bélial. » Ce sera le sens de trois démarches romaines entreprises en 1973, 1983 et 1993 – que vous désignez dédaigneusement, Monseigneur, par « coups d'éclat ».

Trois appels du Pape au Pape, non pas pour “juger”, mais faire juger en leur propre cause par ceux-là mêmes qui, entre autres exemples parmi tant d'autres, ont permis la publication de catéchismes qui ont corrompu l'âme pure de bien des enfants et corrodé la foi des prêtres eux-mêmes, qui ont laissé d'innombrables sacrilèges se commettre dans la célébration du Saint-Sacrifice de la Messe au point d'attiser chez beaucoup l'indifférence et le mépris de ce sacrement, qui ont laissé l'obsession sexuelle dévorer le clergé et les religieux et ainsi abandonné la société chrétienne aux aberrations les plus redoutables pour l'avenir de la religion et de la civilisation, qui ont laissé la politique envahir le sanctuaire, séditeuse contre les derniers États catholiques, mais servile et même socialisante vis-à-vis des États laïcs et maçonniques et même communistes.

Trois appels du Pape au Pape non pas pour “condamner” Paul VI et Jean-Paul II, mais pour les mettre publiquement en accusation d'hérésie, schisme et scandale, le premier pour avoir poursuivi cette chimère de travailler à la construction d'un monde nouveau dans lequel tous les hommes, parce que prétendent bons au fond d'eux-mêmes, auraient vocation à s'unir car tous prétendent animés d'un désir sincère d'amitié, de paix et de justice et dans lequel l'Église, à égalité avec toutes les autres confessions, serait cantonnée à un simple rôle d'animation spirituelle d'un tel projet, le second poursuivant cette même chimère, mais avec cette prétention intellectuelle et hérétique tendant à réaliser « la synthèse de la Religion ancienne et de l'Athéisme contemporain », c'est-à-dire « leur accomplissement final en l'Homme vivant, riche en avoir et en être, parachevé dans le sentiment sacré de son existence et dans la gloire de sa liberté ».

Trois appels du Pape au Pape, non pas pour “excommunier”, mais pour obtenir des Souverains Pontifes en personne, et de personne d'autre, l'exercice suprême de leur magistère solennel et infaillible afin que Vérité soit faite et Justice soit rendue à la lumière de la seule foi catholique sur ces matières difficiles et controversées, mais qui ne sauraient en aucune

manière déchirer l'unique Église du Christ. De la part d'un simple prêtre, demander au Saint-Père le jugement solennel et infaillible sur ses propres doctrines est un acte de foi dans l'Église et donc tout le contraire de ce que vous qualifiez, à tort Monseigneur, d'« attitude hostile au Magistère et à la Hiérarchie ».

Mais vous prétendez que « le Dicastère de la Doctrine de la Foi a rappelé en 1983 que le Saint-Siège attendait la rétractation de l'abbé de Nantes de ses erreurs et des accusations d'hérésies portées contre le pape Paul VI et le concile Vatican II ». Notre Père a lui-même répondu à Jean-Paul II dans une lettre ouverte datée du 31 mai 1983 : « Comment devrais-je et pourrais-je même rétracter des erreurs qui ne m'ont jamais été montrées, et que je n'ai pas reconnues puisque nul ne me les a jamais fait connaître ? Qu'on me les dise, que quelqu'un les formule, que Rome les publie et les condamne, ces erreurs dont tout le monde parle et que personne cependant ne veut ni ne peut articuler. » (*LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* n° 190, juin 1983, p. 2)

Et vous écrivez encore : « Dans l'Église, nul ne peut prétendre posséder la Vérité, en opposition formelle avec le Magistère authentique. » Dans son imprécision théologique et canonique, dans sa généralité, dans son absolutité faisant obstacle à toute exception, une telle affirmation est fausse et même, j'ose l'écrire, hérétique. Par cet argument de l'obéissance au magistère “authentique”, vous vous faites, Monseigneur, le complice de cette mystification qui perdure au sein même de l'Église depuis le concile Vatican II et précisément à propos de l'autorité de ses Actes et de tous ceux du magistère subséquent des Souverains Pontifes, pour lesquels toute velléité de discussion qui remettrait en cause leur orthodoxie est systématiquement présentée comme un manque de confiance dans le Saint-Esprit qui assurément assiste leurs auteurs dans l'exercice de leur pouvoir d'enseignement – mais écoutent-ils bien ses inspirations ? – comme un acte de désobéissance, de division, comme une rupture de communion, comme une situation ecclésiale erronée. Et ce qui fait illusion, ce qui achève, au dernier degré, cette mystification, c'est cet unanimisme écrasant qui semble régner au sein même de la Hiérarchie, les uns acceptant les Actes du Concile, mais demandant à ce que l'on s'en tienne aux textes interprétés dans le sens de la Tradition, les autres en réclamant toujours davantage dans le sens de la réforme, mais tous solidaires pour ne jamais remettre en cause le principe même de cette réforme générale et permanente décrétée lors du concile Vatican II malgré les fruits désastreux qui en sont résultés immédiatement après que les textes eurent été adoptés, comme notre Père les avait prévus et annoncés au moment même où ces textes étaient discutés dans l'aula conciliaire.

Et ce faisant, cette mystification eut pour effet de conférer à ces Actes du “magistère conciliaire et postconciliaire” une infaillibilité de fait dont pourtant ils sont dogmatiquement et canoniquement dépourvus. « Il est notoire que les partisans du groupe réformiste [au concile Vatican II] ont prétendu doter leurs nouveautés d’une espèce de super infaillibilité charismatique, directement reçue du Saint-Esprit comme dans une Nouvelle Pentecôte, expliqua notre Père en 1998. Mais toutes ces doctrines infuses se situent, de leur propre aveu, en dehors des catégories traditionnelles de la dogmatique catholique, faute de pouvoir invoquer et prouver un lien quelconque entre le dépôt révélé et leurs illuminations conciliaires. Nous avons donc toujours affirmé que ces nouveautés et celles qui les ont suivies (les doctrines de la liberté religieuse, de l’œcuménisme, des droits de l’homme, et en général toutes celles qui sont répertoriées dans les trois Livres d’accusation et autres documents majeurs où je les ai exposées et dénoncées) ne sont pas infaillibles, si on donne à cette expression le sens strict que le magistère extraordinaire de l’Église lui a donné. Aucune de ces doctrines, en effet, ne bénéficie du statut de dogme révélé ou de vérité définitive, puisqu’on ne trouve pas la moindre trace en elles de la présence de l’une ou l’autre des deux formes du magistère comportant infaillibilité (le magistère extraordinaire et le magistère ordinaire et universel). » (*La Contre-Réforme catholique* n° 349, septembre 1998, p. 2 et 3) Oserais-je, Monseigneur, vous rappeler qu’on ne peut parler de magistère ordinaire et universel que si quatre conditions *sine qua non* sont réunies, à savoir : que cela ait été enseigné toujours et partout, que cela ait été cru toujours et partout, que cela soit proposé comme divinement révélé ou comme intimement connexe au dépôt de la foi et que cela soit dûment prouvé et manifestement établi.

Partant de là, Monseigneur, et ne vous en déplaise, en dehors de ces deux formes du magistère comportant infaillibilité, l’enseignement du Pape et des évêques est faillible et il est alors de l’ordre du possible qu’ils puissent se tromper et nous tromper.

L’ensemble des fidèles n’en est pas pour autant « exempté du devoir de les suivre... presque aveuglément ». Mais en pareille situation, « un espace, couvert et exigü, est aménagé pour les justes remontrances des personnes compétentes et dignes ; la Hiérarchie a toujours accepté d’examiner leurs critiques – sérieuses – et de modifier ses enseignements et ses décisions si cela s’avérait nécessaire » (*ibid.*). Et dans son livre d’accusation en hérésie, schisme et scandale qu’il déposa à Rome le 13 mai 1993 à l’encontre de l’auteur du prétendu *CATÉCHISME DE L’ÉGLISE CATHOLIQUE*, notre Père formula ces deux propositions de sentences dogmatiques, en guise de conclusion de son accusation en hérésie d’une extension abusive

de l’infaillibilité et de l’indéfectibilité de l’Église en son chef, en ses pasteurs et en son peuple : « I. Nul homme, nulle assemblée, seraient-ils Pape, Concile, collège d’évêques ou de prêtres, collection de théologiens ou masse de laïcs, voire même une prétendue Église universelle, ne saurait imposer ses opinions doctrinales ou morales comme revêtues d’une quelconque infaillibilité, hors des frontières parfaitement définies du Magistère solennel ou ordinaire. II. Tout fidèle catholique a le droit, si ce n’est le devoir, de s’élever contre un enseignement nouveau, même émané du magistère “authentique” du Pape et des évêques, pour en appeler, de ce magistère aux frontières imprécises, aux décisions du Magistère infaillible de ces mêmes autorités légitimes. »

Cette analyse que je viens de résumer pour démontrer l’arbitraire de votre mise en garde a été soumise au contrôle de la Congrégation pour la doctrine de la foi dont le décret d’interdit, fulminé le 1^{er} juillet 1997 par Mgr Gérard Daucourt, constitua l’occasion providentielle et canonique.

À propos de ce décret, vous écrivez : « *L’évêque de Troyes, encouragé par le Dicastère pour la Doctrine de la Foi, a publié un décret d’“interdit” le 1^{er} juillet 1997 s’appuyant sur ses doctrines, sur son attitude hostile au Magistère et à la Hiérarchie et sur “la traduction de ces doctrines erronées en comportements moraux inadmissibles de la part d’un prêtre” (Cf. Avertissement de la Commission doctrinale de la Conférence des évêques de France concernant la doctrine de la Contre-Réforme Catholique du 25 juin 2020).* » Tous vos lecteurs déduiront de ce que vous avez écrit que la peine d’interdit infligée à notre Père le fut notamment pour la traduction de doctrines erronées en comportements immoraux inadmissibles. Mais, Monseigneur, ce que vous écrivez est tout simplement un mensonge, car de ce à quoi vous faites allusion en recopiant servilement l’Avertissement des évêques de France publié en 2020 il n’en a absolument pas été question dans le décret pénal du 1^{er} juillet 1997.

Pour renouveler la suspense *a divinis* infligée par Mgr Le Couëdic le 25 août 1966 et interdire à notre Père, dans le diocèse de Troyes, l’accès aux sacrements d’eucharistie et de pénitence, Mgr Daucourt reprocha à notre Père d’avoir « *provoqué les fidèles à la contestation ou à la haine contre le Siège apostolique et l’autorité des évêques et, ainsi, suscité un grave scandale parmi les fidèles, tant par son attitude que par des écrits dans lesquels il dénonce obstinément comme entachés d’hérésie certains textes promulgués par le pape Paul VI et les Pères du second concile du Vatican, en reprochant à ceux-ci d’avoir introduit la religion de l’homme qui se fait Dieu à la place de l’authentique foi catholique, et dans lesquels il accuse d’hérésie, de schisme et d’apostasie le concile, le Pape et les évêques en communion avec*

lui jusqu'à déposer des libelles à l'encontre des papes Paul VI et Jean-Paul II. »

Condamné pour son opposition au concile Vatican II et aux enseignements subséquents des papes Paul VI et Jean-Paul II, l'abbé de Nantes décida d'exercer un recours hiérarchique devant la Congrégation pour la doctrine de la foi. C'était la voie tout à la fois providentielle et canonique que lui offrait l'Église pour déférer une seconde fois à l'Autorité romaine l'examen doctrinal de l'ensemble de ses critiques des Actes du concile Vatican II, la Congrégation pour la doctrine de la foi, dans le cadre de la communication officielle des pièces du dossier, se voyant remettre les trois livres d'accusation en hérésie, schisme et scandale de 1973, 1983 et 1993. Mais elle refusa catégoriquement de se livrer à cet examen doctrinal que lui imposaient pourtant les sanctions canoniques édictées par Mgr Daucourt et surtout les motifs avancés par ce dernier pour les justifier. Elle préféra replacer l'abbé de Nantes dans la situation dans laquelle il se trouvait avant que Mgr Daucourt ne se mêle "maladroitement" de cette affaire. Rien de plus, rien de moins ! Comme s'il ne s'était rien passé !

En effet, par une lettre datée du 24 mars 1998 adressée à l'évêque de Troyes, le cardinal Bertone, au nom du dicastère romain, confirma « *pour un temps indéterminé, la mesure de suspense a divinis adoptée par vous vis-à-vis de ce prêtre* ». Exit donc l'interdiction d'accès « *au sacrement de l'eucharistie et de la pénitence dans le diocèse de Troyes* ».

Et à ceux adoptés par Mgr Daucourt pour fulminer les sanctions canoniques à l'encontre de notre Père, le même cardinal substitua de tout autres motifs. Non plus son opposition au concile Vatican II, mais : « *Récemment il a été signalé à cette Congrégation que l'Abbé de Nantes – après être retourné dans le diocèse de Troyes désobéissant aux dispositions de son ordinaire – continue à diffuser, à travers sa prédication, des doctrines erronées consistant en une conception sensualiste de l'eucharistie et en la notion d'un présumé "mariage mystique entre le Christ et Marie". Il est en outre accusé d'avoir pris le risque de traduire de telles théories en comportements moraux inadmissibles de la part d'un prêtre.* » Exit donc les critiques de notre Père à propos des Actes du Concile et de ses accusations en hérésie, schisme et scandale contre les papes Paul VI et Jean-Paul II. De tout cela, il ne fut plus question. Un prêtre de l'Église soupçonne, affirme, accuse des actes du Magistère de l'Église d'être entachés d'erreurs à un point de gravité tel qu'on ne peut les embrasser en toute conscience, même par obéissance, sans altérer sa foi sans laquelle nul ne peut plaire à Dieu ni faire son salut et la Congrégation pour la doctrine de la foi, dont la première compétence est précisément l'examen des doctrines à la lumière de la vérité de la foi, n'en

a pas dit un traître mot, rien absolument rien, malgré les trois livres d'accusation en hérésie, schisme et scandale à l'encontre des papes Paul VI et Jean-Paul II qui figuraient officiellement au dossier du requérant, dans le cadre d'un recours canonique régulier !

En 1998 comme en 1969, force est de constater qu'aucune décision, aucune erreur doctrinale, aucune sanction canonique n'a été rendue, relevée, prononcée vis-à-vis de notre Père à propos de ses critiques des Actes du concile Vatican II et de ses accusations en hérésie, schisme et scandale à l'encontre des papes Paul VI et Jean-Paul II. Comme en 1969, ce silence, signe de l'indécision de la Congrégation pour la doctrine de la foi, est la preuve négative de la vérité des accusations de notre Père et de l'indéfectibilité de l'Église. Pour ce qui est du "reste", ce n'est rien d'autre que des racontars de bonnes femmes relayés par le journal *LIBÉRATION*, première source d'information des évêques de France, et le journal *L'EST-ÉCLAIR* autre source d'information qui a les faveurs de la Congrégation de la doctrine de la foi. Libre à vous, Monseigneur, d'aller y mettre votre nez.

Mais me concernant, je ne vois rien d'autre pour conclure cette lettre ouverte que nous publierons dans le prochain numéro de *IL EST RESSUSCITÉ !* que de reprendre ce que notre Père écrivit à la suite de la notification du 9 août 1969, publiée par la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi, et qui demeure pour nous et pour nos amis de votre diocèse d'une prégnante actualité : « La sentence de mes juges admet mon appartenance à l'Église de Jésus-Christ : je ne suis ni hérétique ni schismatique (...). Il est certain que la Contre-Réforme n'a rien de criminel au regard de l'Église sainte. C'est une doctrine et une action qui ne sont pas condamnées. En toute vérité comme en toute justice, nous pouvons être d'Église en toute tranquillité de conscience, nous qui sommes de Contre-Réforme, et même en démontrant chaque jour que c'est la Réforme de l'Église qui est contre l'Église ! Pour nous, prisonniers du Christ, mais libres de tout esclavage humain, nous demeurons dans l'Église, opprimés, vexés, calomniés sans doute, mais notre essentiel est sauf. Nous n'avons qu'à prier Dieu d'abréger notre épreuve, en l'acceptant avec patience, selon sa sainte Volonté. »

Je vous prie de croire, Monseigneur, en l'expression de mes sentiments religieux et dévoués et vous prie de croire également que nous unissons nos prières à celles que vous avez demandées pour faire acte de réparation à la suite de l'épouvantable blasphème commis dans l'une des églises de votre diocèse,

(père Bruno de Jésus-Marie,

Supérieur général de l'Ordre des Petits frères et des Petites sœurs du Sacré-Cœur.

GEORGES DE NANTES

MARTYR DE L'OBÉISSANCE DE LA FOI

PLÉNITUDE DE SAGESSE

ON lit dans le Code de droit canonique, n° 1325, § 1 CIC/1917 : « *Les fidèles du Christ sont tenus de professer ouvertement leur foi dans toutes les circonstances où leur silence, leurs hésitations ou leur attitude signifieraient une négation implicite de la foi, un mépris de la religion, une injure à Dieu ou un scandale pour le prochain.* »

C'est ce que notre Père a accompli fidèlement durant toute sa vie sacerdotale par obéissance à la foi reçue à son baptême et qui lui fut enseignée par ses parents, par les Pères maristes de Toulon, par les jésuites de Brest, les Frères des écoles chrétiennes du Puy, dont il écrivait avec une reconnaissance émue et sans ombre, pour le dixième anniversaire de son ordination sacerdotale : « Ce sont eux qui m'ont fait, à force, ce que je suis de bon. »

C'est cette obéissance de la foi qui l'a engagé à la professer, tel le Père de Foucauld, en moine-missionnaire, dans un désert : celui d'une Église dévastée, au sein d'une génération impie, renégate et apostate, à la ressemblance de Celui que saint Charles de Foucauld prenait pour "modèle unique", Notre-Seigneur Jésus-Christ face à Caïphe, aux grands prêtres, aux sadducéens, scribes endurcis, rebelles. À lui seul, sans calcul, sans la moindre ambition de voir reconnus ses merveilleux talents, il opposa au déni du Magistère extraordinaire, qui refusait de rendre le jugement infaillible auquel il en avait appelé, le témoignage du Magistère ordinaire de la Tradition de l'Église pour combattre une multitude d'erreurs doctrinales répandues non plus seulement par une "secte", mais par tout un clergé en France, puis tout un Concile œcuménique et, finalement, par le Souverain Pontife en personne.

À la lumière de ce "magistère ordinaire", millénaire, dont notre Père avait une connaissance non seulement exhaustive, mais aimable, savoureuse, mystique, il comprenait et démasquait dans toute la profondeur de leur malice, ces erreurs qui, aujourd'hui, désorientent le troupeau, et dont il refusait de se montrer complice par son silence.

NI SCHISME NI HÉRÉSIE.

Pour éviter d'avoir à reconnaître le bien-fondé des critiques de l'abbé de Nantes, que l'instruction de son procès avait rendu évident, le Saint-Office s'abstint de rendre un jugement.

Le vrai procès, qui n'est pas celui de l'abbé de

Nantes, mais celui de la Réforme conciliaire, est donc toujours ouvert. Et la cause de l'hérésie est entendue.

C'est alors que se profile un autre péril, celui de la désertion des fidèles, voire le schisme des meilleurs, selon lesquels le pape Paul VI serait déposé du seul fait de la promulgation du nouvel *Ordo Missæ* qui entrerait en vigueur le 30 novembre 1969, premier dimanche de l'Avent. Ils se donnèrent rendez-vous à la maison Saint-Joseph pour tenter d'entraîner l'abbé de Nantes, chef de la CRC, dans leur schisme.

Notre Père leur expliqua qu'en admettant même que le Pape ait promulgué une messe invalide, encore fallait-il que toute l'Église le constate et que l'autorité romaine prononce, en conséquence, un jugement de « déposition » du Pape régnant. « Car tant que l'Église n'aura pas rendu une sentence dogmatique, leur disait-il, votre pensée ne sera qu'une opinion théologique faillible. Donc, il faut obtenir un jugement de l'Autorité. » Nos visiteurs du soir ne voulurent rien entendre, parce qu'ils étaient non seulement schismatiques, mais hérétiques, puisqu'ils avaient perdu la foi en l'Église ! Ils ne passèrent pas la nuit sous notre toit où nous avions préparé leurs chambres. Notre Père les mit dehors, en les avertissant qu'il les combattrait publiquement.

Par son égal refus, d'une soumission inconditionnelle au Pape, comme d'une dissidence, notre Père s'engageait sur une "ligne de crête" entre deux abîmes : celui de l'hérésie où avait sombré l'Église conciliaire, à gauche, et celui du schisme où se précipitaient maintenant les "intégristes", à droite.

« Nous ne sommes pas les sauveurs de l'Église, martelait-il. C'est elle qui est encore et toujours notre salut. Je ne le *vois* pas, mais je le *crois* de foi certaine. »

Nous, ses disciples, nous le "voyions" d'autant plus clairement qu'il ajoutait : « Le salut de l'Église est aujourd'hui, comme hier et toujours, dans ses pasteurs. » Notre Père, prêtre de l'Église catholique romaine, joua lui-même, à lui seul, le rôle de "beau pasteur" en restant dans l'Église, comme un fils au chevet de sa mère malade, et en fondant la Ligue de Contre-Réforme catholique pour soutenir nos proches et les garder dans l'Église, au service de « *l'Église, l'Église seule* », dans « la voie étroite de la fidélité catholique ».

« Réveiller nos Pasteurs, garder la vraie foi, œuvre difficile de notre CRC. » (CRC n° 40, janvier 1971,

p. 2) Ce programme conciliait deux résolutions inséparables : défendre la foi vraie, intégrale, « totale », en demeurant enfants de l'Église, soumis à la hiérarchie, nourris de ses sacrements.

À cette condition, le fruit de cet attachement inébranlable sera un accroissement de la force de l'Espérance « qui est joie dans la Croix », écrivait notre Père. Car « la CRC, c'est, contre toute espérance, garder l'Espérance dans l'Église, et trouver dans cette persévérante fidélité une nouvelle ardeur de Charité fraternelle ».

CES ACTES DE FOI, D'ESPÉRANCE ET DE CHARITÉ, pleinement catholiques, sont précisément le commencement des enseignements d'un Ange descendu du Ciel en précurseur de la Vierge Marie, à Fatima, en 1916.

« Ce qui relèvera l'Église, écrivait notre Père en 1969, ce sera l'œuvre proprement religieuse de “revitalisation” du tissu même de la société chrétienne où nous vivons, l'œuvre de la sanctification des âmes. Les manifestations, la polémique parlée ou écrite ne seraient que bruits de cymbale sans cette œuvre positive, constructive, de longue haleine, silencieuse, plus exigeante et difficile que toute autre. »

C'est à la lumière du “Message de Fatima” que notre Père entreprit et mena à bien cette œuvre gigantesque, entièrement absente de l'analyse de l'abbé Coulomb. Et pour cause !

Tandis qu'au printemps 1971, les intégristes réfractaires semaient dans le champ du Seigneur la zizanie comme des “archi-apôtres”, notre Père entreprenait une tournée de conférences sur le thème : « *DEMAIN VATICAN III* » pour que « *Dieu sauve son Église par son Église même* », et « *liquide dans l'enthousiasme le cadavre pourri de Vatican II* ».

Cette résolution est une véritable prémonition du “troisième Secret” de Notre-Dame de Fatima, trente ans avant son dévoilement public en l'an 2000 : « *Le Saint-Père traversa une grande ville à moitié en ruine* » où « *il priait pour les âmes des cadavres qu'il trouvait en chemin* ».

Tout le message de Fatima est un accomplissement de l'antique Alliance que Dieu noua avec sa créature.

ANNONCIATION

En effet, sœur Lucie raconte ainsi la salutation angélique qui préluda en 1916 à la révélation de ce “grand secret” que Notre-Dame confia, l'année suivante, en juillet 1917, à Lucie, François et Jacinthe :

« *Un jour, raconte sœur Lucie, dans un ultime témoignage, daté de la quatre vingt-huitième année de son âge, le Seigneur envoya son Ange avec un*

message de paix et de prière, qui nous introduisit dans un climat surnaturel de foi, d'espérance et d'amour, en disant :

« *“N'ayez pas peur ! je suis l'ange de la paix. Priez avec moi.” Puis, s'agenouillant par terre, il inclina le front jusqu'au sol. Poussés par un mouvement surnaturel, nous l'avons imité en répétant les paroles qu'il avait prononcées :*

« *“MON DIEU, JE CROIS, J'ADORE, J'ESPÈRE ET JE VOUS AIME. JE VOUS DEMANDE PARDON POUR CEUX QUI NE CROIENT PAS, N'ADORENT PAS, N'ESPÈRENT PAS ET NE VOUS AIMENT PAS.”*

«Après avoir répété trois fois cette prière, l'Ange se releva et leur dit :

« *“PRIEZ AINSI. LES CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE SONT ATTENTIFS À LA VOIX DE VOS SUPPLICATIONS.”* »

C'est un renouvellement d'alliance que cet Ange du Ciel propose à trois enfants de moins de dix ans qui, sous l'empire d'une véritable inspiration, imitent l'Ange sans hésiter, réparant ainsi l'apostasie de ceux qui, infidèles à l'ancienne et éternelle alliance, « *ne croient pas, n'adorent pas, n'espèrent pas et n'aiment pas* » Dieu.

Tel est en effet le mystère de l'Église affrontée à l'Antichrist, dressé en ennemi infernal de la Mère de Dieu, divine Médiatrice de la nouvelle et éternelle alliance qui avait débuté de la même manière : « *L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, du nom de Nazareth, à une Vierge fiancée à un homme du nom de Joseph, de la maison de David ; et le nom de la Vierge était Marie. Il entra et lui dit : “Réjouis-toi, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi.” À cette parole elle fut toute troublée, et elle se demandait ce que signifiait cette salutation. Et l'Ange lui dit : “Sois sans crainte, Marie ; car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que tu concevras dans ton sein et enfanteras un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus.”* » (Lc 1, 26-31)

Ce nom de Jésus signifie : “DIEU SAUVE”. La Vierge Marie est donc “la Femme” de la promesse faite par Dieu à Adam et Ève pour arracher leur descendance aux mains du diable, et les sauver de l'Enfer. En effet, c'est à Satan que Dieu dit au commencement : « *Je mettrai une hostilité entre toi et la Femme, entre ta semence et la sienne. Elle t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon.* » (Gn 3, 15)

À l'attente de ce salut, objet de toutes les « *supplications* » des enfants d'Ève, au long des siècles, Marie a répondu en mettant au monde le Sauveur. Et deux mille ans après, Jésus se montre « *attentif* » à la voix de nos supplications en envoyant sa Mère, et notre Mère, « *comme Messagère de paix, de grâce, de pardon et d'amour pour parcourir le monde entier, écrit sœur Lucie, comme Bergère et Mère de son peuple, et pour amener en son Cœur la lumière*

de la foi, de l'espérance et de l'amour, qui brûle pour nous dans le Cœur de notre Dieu, Seigneur et Sauveur ».

“L'ANGE DU PORTUGAL” REVINT UNE DEUXIÈME FOIS, à l'été de cette même année 1916, pour insister, alors que Lucie, François et Jacinthe étaient en train de jouer, ces innocents !

« Que faites-vous ? Priez, priez beaucoup ! Les Cœurs de Jésus et de Marie ont sur vous des desseins de miséricorde. Offrez constamment au Très-Haut des prières et des sacrifices. »

Parvenue à son grand âge, sœur Lucie insistait à son tour : *« Ce n'est pas seulement sur les humbles pasteurs que Dieu a de tels desseins. C'est sur chacun d'entre nous qu'il a des desseins de miséricorde, de grâce, de pardon et d'amour ; il suffit que nous ne lui fassions pas obstacle par nos péchés, nos manquements et nos ingratitude, lesquels empêchent le Seigneur de réaliser ses desseins en nous. C'est la condition pour qu'advienne la concordance de notre volonté avec celle de Dieu sur nous. »*

Non seulement éviter le péché, mais l'Ange ajoute : *« Offrez constamment au Très-Haut des prières et des sacrifices. »*

« Le sacrifice est le bastion de notre prière, commente sœur Lucie, il est la force qui la nourrit. En premier lieu, le sacrifice de nous-mêmes, de nos goûts illégitimes, le renoncement à nos inclinations peccamineuses provenant de la sensualité, de l'égoïsme, de la facilité, de l'ambition. Puis les sacrifices volontairement acceptés et recherchés, que nous offrons au Seigneur comme une humble offrande provenant de notre amour et de notre gratitude.

« C'est à cette prière que les Cœurs de Jésus et de Marie sont attentifs : ils les accueillent et les présentent au Père comme le fruit continu de son œuvre rédemptrice pour le salut de l'humanité. »

En effet, depuis les origines *« saint Paul nous invite à compléter en nous ce qui manque à la Passion du Christ »*. Que manque-t-il ?

« Il manque ce qui revient à chacun d'entre nous d'offrir, comme les membres du Corps mystique du Christ que nous sommes, en unissant notre prière à la sienne et notre sacrifice au sacrifice du Christ Rédempteur » sur la Croix, renouvelé chaque jour, chaque fois qu'est célébré le Saint-Sacrifice de la messe dans le monde entier.

LE SAINT SACRIFICE RÉDEMPTEUR

C'est précisément l'objet d'une TROISIÈME VISITE ANGÉLIQUE, à l'automne 1916. *« Nous avons revu l'Ange qui tenait dans sa main gauche un calice au-dessus duquel était suspendue une Hostie de laquelle tombaient quelques gouttes de Sang dans le*

calice. Laissant le Calice et l'Hostie suspendus en l'air, il se prosterna près de nous jusqu'à terre et répéta trois fois cette prière :

« “Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément, et je vous offre le très précieux Corps, Sang, Âme et Divinité de Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles de la terre, en réparation des outrages, sacrilèges et indifférences par lesquels il est lui-même offensé. Par les mérites infinis de son très Saint Cœur et du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs.” »

Puis, se relevant, il prit de nouveau dans ses mains le Calice et l'Hostie. *« Il me donna, raconte Lucie, la Sainte Hostie, et partagea le Sang du calice entre François et Jacinthe. »*

Point de prêtre pour expliquer aux enfants le sens de cette cérémonie, mais la prière apprise de l'Ange y suffit, et garantit la Présence réelle du *“très précieux Corps, Sang, Âme et Divinité de Jésus-Christ”* que l'Ange leur donne en communion.

Il ajoute : *« Mangez et buvez le Corps et le Sang de Jésus-Christ, horriblement outragé par les hommes ingrats. Réparez leurs crimes et consolez votre Dieu. »*

Lucie cite saint Irénée affirmant *« que la gloire de Dieu est la vie de l'homme et que la vie de l'homme est la vision de Dieu »*. Et elle commente : *« Si la manifestation de Dieu donne la vie à tous les êtres de la terre, combien plus la manifestation du Père donne-t-elle la vie à tous ceux qui voient Dieu ! »* en regardant et adorant la Sainte Hostie.

Elle ajoute : *« C'est vers Dieu – par la foi – que je vais fixer mon regard, parce que c'est en Dieu que je trouve le principe – qui, Lui, est sans principe – parce qu'en Dieu il n'y a ni passé ni futur, tout est présent dans la lumière de son Être immense, comme si tout se passait dans le même instant.*

« Ainsi donc, continue Lucie, je vois cette visite de l'Ange dans l'Être immense de Dieu, depuis toujours, et il l'a envoyé sur terre au jour et à l'heure qu'il a fixés dans les desseins et les plans de son infinie miséricorde, comme un nouvel appel à la foi, à l'espérance et à l'amour. »

Par la voix de Lucie, messagère de Notre-Dame, ces trois vertus théologiques résument toute notre sainte Religion aujourd'hui affrontée à la grande Apostasie des derniers temps comme l'annonçait saint Pie X : *« Le premier pas fut fait par le protestantisme, le second est fait par le modernisme, le prochain précipitera dans l'athéisme. »* (*Il est ressuscité* n° 141, juillet 2014, p. 22)

Sœur Lucie écrit : *« Je me rappelle ici un passage du Cantique des cantiques : “L'amour est fort comme la mort, la passion est implacable comme l'abîme. Ses flammes sont des flammes brûlantes, c'est un feu divin.*

Les torrents ne peuvent éteindre l'amour, les fleuves ne l'emporteront pas.» » (Ct 8,6-7)

« *C'est la force de cet amour qui a attiré – une fois encore – le regard de Dieu sur nous, pour nous entraîner et nous amener à lui* », et nous arracher aux mains de son Adversaire. Non sans appréhension, précisait Lucie en 1957 auprès du Père Fuentes, « *parce que toujours dans les plans de la divine Providence, lorsque Dieu va châtier le monde, il épuise auparavant tous les autres recours. Or, quand il a vu que le monde n'a fait cas d'aucun, alors, comme nous dirions dans notre façon imparfaite de parler, il nous offre avec une certaine crainte le dernier moyen de salut, sa très Sainte Mère. Car si nous méprisons et repoussons cet ultime moyen, nous n'aurons plus le pardon du Ciel, parce que nous aurons commis un péché que l'Évangile appelle le péché contre l'Esprit-Saint, qui consiste à repousser ouvertement, en toute connaissance et volonté, le salut qu'on nous offre.* »

En effet, l'Immaculée est le réceptacle du Saint-Esprit. C'est pourquoi Dieu nous invite à « *boire à cette fontaine d'eau cristalline* », qu'est son Cœur Immaculé, « *à cette source de vie, de grâce, de force et de lumière, qui jaillit du Ciel sur la terre, et à manger de ce pain* », “cuit” au “four” de son sein virginal, « *pour que nous n'ayons plus soif ni faim. “Qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif; qui mangera de ce pain n'aura plus jamais faim.”* »

« *“Celui qui croit en moi a la vie éternelle. Moi, je suis le pain de la vie... Ce pain, qui descend du Ciel, celui qui en mange ne mourra pas. Je suis le pain vivant qui est descendu du Ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie.”* » (Jn 6,47-51)

Ainsi, Lucie, François et Jacinthe ont reçu de la main de l'Ange du Portugal la divine Eucharistie en cette troisième apparition qui préluait aux manifestations de Notre-Dame, sans intervention du prêtre, ministre de ce sacrement... comme si Dieu, notre très chéri Père Céleste, voulait nous avertir d'un avenir proche où son Église, telle « *une grande ville à moitié en ruine* », n'aurait plus de prêtre pour faire descendre du Ciel le « *Pain des anges* »... ce qui est aujourd'hui en voie d'accomplissement.

VISITATION

C'est pourquoi notre Père décida, au printemps 1970, de fonder UNE LIGUE au service de “*l'Église, l'Église seule*”. Pour porter à Rome notre plainte contre l'hérésie moderniste, en 1968, il avait affronté seul l'Autorité suprême et avait été vainqueur. Mais

pour soutenir nos proches et les garder dans l'Église, il nous était nécessaire de nous épauler les uns les autres fraternellement, afin de « *savoir et de sentir que nous ne sommes pas seuls. Je pense que l'heure de la Contre-Réforme catholique a sonné.* »

« *“Les soldats combattront et Dieu donnera la victoire.”* Il y faut sagesse et confiance puisque c'est un service surnaturel qui nous est demandé, mais aussi courage et discipline puisque c'est une lutte d'homme. »

À la fin de l'année 1970, la Ligue comptait mille adhérents. Un premier tract intitulé : “*Lettre aux catholiques*”, déplorant la grande pitié de l'Église, et instaurant la Contre-Réforme nécessaire, fut tiré à plus de trois cent mille exemplaires, tandis que la communauté diffusait déjà cent cinquante heures de conférences enregistrées par notre Père sur bandes magnétiques.

En 1971, NOS SŒURS ARRIVÈRENT à point nommé pour nous aider dans cette immense tâche. Avant 1970, notre Père envoyait ses filles spirituelles dans différents monastères. Mais dans les années qui suivirent le Concile, les congrégations religieuses reçurent l'ordre de “réformer” leurs Règles et leurs coutumes, jusqu'à l'abandon du costume religieux et l'assimilation au monde salarié ! Les religieuses qui tentèrent de s'y opposer furent chassées de leur congrégation.

Un jour, notre Père me dit : « *Et si nous travaillions pour nous ?* » La maison sise en face de la maison Saint-Joseph, mise en vente de l'autre côté de la nationale, fut acquise. La “Maison Sainte-Marie” était née.

Nos sœurs adoptèrent la même “Règle provisoire” que nous, les frères, la suivant à l'ombre et sous la protection de la maison Saint-Joseph, comme à Nazareth la Sainte Vierge sous la garde de saint Joseph, dans une vie de prière, de silence, de travail manuel... vie d'abjection, petite et misérable, d'efforts quotidiens, de renoncement.

Après vingt ans d'un long et difficile apprentissage, notre Père en constatait les fruits savoureux : « *Il est bon qu'à côté de la communauté des frères, il y ait la communauté des sœurs. Les hommes, entre eux, sont rudes ; ensuite, quand ils rencontrent des femmes, ils sont tentés. Tandis que là, les frères sont habitués à une présence féminine. Cela nous soulage beaucoup pour les nécessités domestiques. Mais aussi et surtout, cela nous incite à partager la ferveur, l'enthousiasme et la douceur féminines. Cependant il faut être prudent et veiller. Mais c'est une grâce !* » (4 octobre 1990)

Ainsi, la Ligue constituait le “tiers ordre” de notre communauté monastique et missionnaire tandis que les Petits frères du Sacré-Cœur en étaient le “premier

ordre”, et les Petites sœurs le second, conformément à une tradition religieuse millénaire selon laquelle la vie monastique est l’œuvre par excellence de la restauration de l’Église et de la “revitalisation” de la Chrétienté, de la sanctification des âmes.

DEMAIN, VATICAN III !

Tandis que les intégristes poursuivaient leur bataille de la messe, notre Père relevait le défi du cardinal Suenens qui avait lancé l’idée d’un Vatican III achevant les conquêtes de Vatican II.

Dans ce monde qui s’enfoncé dans une angoissante et interminable apostasie, « ils veulent un Vatican III, et définitif ? Eh bien ! qu’ils y viennent, et ils y seront pulvérisés ! *Non par nous, non nobis, Domine, non nobis, sed Nomini tuo da gloriam...* »

Étant à Paris le 11 mai, deux jours avant la conférence de lancement de cette campagne, raconte notre Père, « j’étais allé ce matin-là prier rue du Bac. Par grâce, j’y arrivai au moment même où entrait la statue itinérante de Notre-Dame de Fatima qui devait aller le lendemain à Pontmain. Tristesse indicible de voir comment elle était reçue clandestinement à Paris, sans fleurs, ni cierges, ni chants, ni foules. Toute cérémonie interdite par les autorités locales, disait-on. Minable ! Paris fermé à sa Reine ! »

Dans la même condition “clandestine” que la Sainte Vierge, l’année 1971-1972 sera consacrée par la Contre-Réforme à l’ÉTUDE DES ACTES DU CONCILE VATICAN II. Immense labeur doctrinal, mené avec une intelligence et une alacrité sans pareilles, qui débuta par la grande réunion publique du 14 octobre 1971 rassemblant à Paris, salle de la Mutualité, plus de 2500 personnes ; public chaleureux, informé, capable de suivre trois heures d’exposés théologiques et de souscrire pleinement à la doctrine CRC.

Cette année d’études fut close le 11 octobre 1972, pour le dixième anniversaire de l’ouverture de ce funeste Concile qui avait engagé l’Église dans une mauvaise voie :

« Est-ce à dire que nous préconisons un simple retour en arrière ? Non ! Retrouver, à l’aiguillage de 1962, la vraie direction, oui, mais pour fonder et rattraper le temps perdu. Les questions débattues sont nouvelles, en partie du moins, et elles nous contraignent à résoudre des difficultés inconnues des anciens. Notre catholicisme aura ainsi des progrès théologiques et institutionnels à faire... Nous ne voulons pas “revenir” à Vatican I, ni au concile de Trente ni à celui de Nicée ! Nous voulons que Vatican III décante Vatican II, isole et élimine son poison. »

« Nous voulons que Vatican III sauve la Tradition, et la plupart des traditions dont l’Église a si bien vécu, des siècles durant. Mais il marquera ainsi

un progrès et définira les formes du catholicisme d’aujourd’hui. »

Ce fut l’œuvre, non pas d’un Concile, mais d’un seul homme, prêtre de la Sainte Église catholique, apostolique et romaine, Docteur mystique de la foi, fondateur des Petits frères et Petites sœurs du Sacré-Cœur, en religion frère Georges de Jésus-Marie. Pour répondre à cette nécessité de progrès, dès l’année suivante, notre Père entreprit de donner des cours mensuels, salle de la Mutualité à Paris, qu’il assurera vingt-quatre ans durant, attirant un public assidu et enthousiaste ! D’abord un point d’actualité politique et religieuse, puis, en seconde heure, un cours magistral de théologie kérygmaticque, dogmatique, politique, morale, métaphysique, d’histoire de l’Église, de la France... enfin “Tout”.

« La théologie de notre époque, expliqua-t-il d’emblée, doit être kérygmaticque. La prédication (*kerugma*) de la Parole de Dieu, aujourd’hui, c’est l’annonce franche, brutale, paradoxale, du Salut évangélique sans la médiation rationnelle, universelle et intemporelle d’un système philosophique. Dieu, notre Père Céleste, est-il le *Dieu de l’Ordre*, ou le *Dieu de la Révolution* ? “Il ne s’agit pas de chercher une solution bâtarde qui plaise aux deux partis, un compromis démagogique. Il s’agit de sortir les adversaires, chaque fois que cela est possible et juste, des étroitesse dans lesquelles les uns et les autres enferment indûment le “kérygme”, c’est-à-dire la TOTALITÉ de la Révélation livrée à l’Église par les Apôtres, et fidèlement, intégralement transmise par sa Tradition.

« Le Mystère de JE SUIS, le Dieu de Moïse, s’accomplit dans la “Révolution” de JÉSUS qui s’est fait pauvre pour révéler ce mystère aux petits et renverser l’ordre établi par Satan ; une nouvelle vision de l’homme en découle, ainsi qu’une “politique”, afin que tout soit instauré, restauré dans l’histoire de l’humanité, par l’Église, en Jésus crucifié et ressuscité. Telle est la “contre-révolution” *qui continue à changer la face de la terre jusqu’à ce qu’il revienne.* » Il nous appartient de « *conserver, protéger, amplifier ce miracle de la nature et de la grâce dont l’humanité est en droit d’attendre encore mille merveilles* ».

Il nous faut donc rallier la Contre-Réforme, rejeter les nouveautés hérétiques du concile Vatican II, mais en demeurant catholiques, soumis aux évêques et au Pape dans leur magistère infaillible et leur juste gouvernement des âmes.

LE PREMIER « LIBER ACCUSATIONIS ».

Mais prier, supplier, gémir pour la délivrance de l’Église, souffrir par elle et pour elle, ne suffisait plus. Au terme de son étude préparatoire à Vatican III, l’abbé de Nantes se décida à une ultime démarche :

« Il faut aller à Rome faire remontrance au Pape en personne de l'hérésie, du schisme et du scandale dont il est, lui, l'auteur premier et responsable. »

C'est ainsi que, le 10 avril 1973, un *LIVRE D'ACCUSATION* était porté à Rome par notre Père entouré d'une soixantaine d'amis et délégués de la Ligue de Contre-Réforme catholique, représentant une "Légion romaine" forte de l'adhésion de plus de quatre mille signataires.

Sa dédicace est, à elle seule, une explicite profession de foi catholique :

« À notre Saint-Père le pape Paul VI, par la grâce de Dieu et la loi de l'Église Juge Souverain de tous les fidèles du Christ, *PLAINTÉ* pour hérésie, schisme et scandale, au sujet de notre frère dans la foi, le pape Paul VI. » Deux cent trente-sept citations justifiaient cette sévère remontrance, qui culminait dans l'accusation d'idolâtrie professée explicitement, aux applaudissements de tous les évêques du monde, dans le discours de clôture du Concile, le 7 décembre 1965 :

« Notre Accusation capitale porte sur votre libéralisme et votre *culte de l'Homme* que la Sainte Église déclare blasphématoires, hérétiques, schismatiques et, pour tout dire, apostats.

« La décision vous appartient. Vous êtes toujours le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Jugez Vous-même et, si j'ai menti, retranchez-moi. Vous savez que je ne mens pas. Si j'ai dit la Vérité, retranchez-Vous de cette Communauté sainte que Vous avez trahie ! »

« J'étais avec l'abbé de Nantes, raconte Jacques Mourot, secrétaire général de la Ligue, parmi les soixante qui descendirent vers la Porte de bronze le 10 avril ; avec lui nous nous heurtâmes au barrage de police, comme nous fûmes expulsés le 11 avril de l'audience publique où le Saint-Père ne voulait pas nous voir. Eh bien ! jamais je ne me suis senti plus Romain, plus catholique romain qu'en ces heures douloureuses. C'est par tout notre être que nous nous sentions chez nous à Rome, et que la Réforme conciliaire et papale nous paraissait au contraire insolite, étrangère en ces lieux, point romaine du tout ni catholique. »

Le théologien de la Contre-Réforme catholique au vingtième siècle n'avait obtenu pour toute réponse du pape Paul VI qu'un barrage de policiers en civil et de carabiniers en armes lui interdisant l'accès de son palais. Quel aveu de faiblesse et plus encore de culpabilité !

« Or, voici le drame : le Pape ne nous a pas reçus. Uniquement et absolument parce qu'il ne voulait pas recevoir le Livre. Accepter le Livre et l'ouvrir, c'était se perdre lui-même. L'artificier, s'il ne peut désamorcer la bombe, sera tué par elle. Paul VI n'a aucune curiosité de savoir ce que renferme ce

Livre. Il le sait par toute la matière de mon procès au Saint-Office intenté contre moi, à ma demande, de 1965 à 1969. Et il sait, par le déroulement de ce procès, à quelle conclusion aboutirait le sien, s'il était jamais ouvert ! » (Georges de Nantes, *Docteur mystique*, p. 276-277)

L'abbé Coulomb le sait très bien. C'est pourquoi il passe sous silence cet épisode de "l'affaire de Nantes" dans son étude « canonique »...

Et si Rome ne répond plus, c'est pour la même bonne raison : parce qu'il n'y a rien à répondre ! Ce silence rend à lui seul une sentence "infaillible" pour nous confirmer dans notre résolution : « Nous ne changerons rien à notre doctrine : plutôt mourir que tergiverser. » (CRC n° 68, mai 1973 : "*La leçon de Rome.*")

Ultime recours en ces temps de détresse : notre Père consacra les maisons Saint-Joseph et Sainte-Marie au Sacré-Cœur de Jésus ainsi qu'au Cœur douloureux et Immaculé de Marie, inséparables du Cœur juste et prudent de saint Joseph. Avec cette clause :

« *Nous ne demandons pas pour nous un sort différent cette année de celui que Vous nous avez donné jusqu'à ce jour. Bien que notre misère soit extrême et que les malheurs de l'Église nous soient à peine supportables, nous voulons bien que tant de peines durent encore, pour nous du moins, encore toute une longue année sans changement si tel est le dessein de Votre sagesse. Nous nous efforcerons de garder la foi, l'espérance ferme, une ardente charité, et de grandir en piété, régularité, douceur et sourire avec tous, esprit de renoncement et sacrifice, chacun selon la mesure de notre grâce et de Votre volonté, de toutes nos forces.* »

Notre Père étendait à toute la Ligue, le 18 octobre, grande salle de la Mutualité, cette consécration au "*SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS, SALUT DU MONDE*", dans des termes prémonitoires du "troisième Secret" de Fatima, qui ne sera dévoilé que le 26 juin 2000 :

« Faut-il donc, Seigneur Jésus, que la terre tremble sur ses fondements, que l'Église soit comme *en ruines* et le trône de Pierre ébranlé (*vacillant*), faut-il que nos Patries soient près de l'abîme et jetées dans un torrent de corruption, que la Troisième Guerre mondiale menace ? »

En novembre 1973, l'édition italienne du Livre d'accusation était prête, principalement et d'abord destinée au clergé romain, « en vue de poursuivre notre entreprise légale et canonique, hiérarchique, ecclésiastique, contre "l'abomination de la désolation instaurée dans le lieu saint" par cette funeste Réforme de l'Église lancée par Vatican II et menée par Paul VI à un train d'enfer ».

Notre Père se rendit donc à Rome avec frère Gérard pour distribuer le Libelle « à tous les cardinaux et tous les prêtres de Rome, mais aussi pour information, à tous les membres de la Curie romaine ».

L'année suivante, le 19 octobre 1974, une nouvelle réunion était organisée, grande salle de la Mutualité à Paris, sous l'égide de Notre-Dame de Fatima, ultime recours : *"POUR UNE NOUVELLE CHRÉTIENTÉ SOUS LE SIGNE DE FATIMA"*. À l'issue, par un télégramme adressé à Paul VI, l'abbé de Nantes réclamait la publication du "troisième Secret", « le Secret de Marie, au monde, pour que l'Année sainte soit une année de conversion, de prière et de pénitence afin que les âmes se fortifient pour l'épreuve qui vient ». L'année 1975 était en effet une année jubilaire.

Le Saint-Père fit la sourde oreille, mais pas Notre-Dame ! Car elle gardait en réserve l'écu de son Cœur Immaculé, nouveau saint Pie X pour la délivrance et la purification de son Église.

Quelques années d'apprentissage, de "noviciat", s'écoulèrent sous la conduite de notre Père conduisant sa Phalange sur une "ligne de crête" périlleuse, certes, mais d'une admirable sûreté pour nous garder de deux funestes attitudes : la fausse tranquillité des bien-pensants, d'une part, et l'exaspération d'esprits chagrins et révoltés du déni de justice opposé par l'autorité à notre Père, d'autre part. L'ultime recours aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie ne devait cependant pas rester sans réponse.

LE PAPE JEAN-PAUL I^{er} : NOËL !

En 1978, Notre-Dame de Fatima suscita « *un autre saint Pie X qui s'ignore* » pour succéder à Paul VI, en la personne de Jean-Paul I^{er}, cet « *Évêque vêtu de Blanc* » qu'elle avait annoncé, et montré, à Lucie, François et Jacinthe le 13 juillet 1917, en leur confiant son grand "Secret".

Mais Notre-Dame n'attendit pas cette échéance pour inspirer à notre Père force et lumière afin qu'il entreprenne de « *tout restaurer dans le Christ* ». Après une année d'apologétique catholique (1973-1974), il achevait à l'automne 1975 un cycle de conférences sur « LES GRANDES CRISES DE L'ÉGLISE », ouvrant la voie aux réconciliations à venir par « *un traditionalisme intelligent* », seul capable de produire de bons fruits, écartant les hérésiarques, refusant tout libéralisme et se méfiant de l'intégrisme.

Le premier fruit consiste dans la communion que les membres de la Ligue maintiennent coûte que coûte avec tous les catholiques dans leur paroisse, dans leur diocèse, refusant de confondre et de rejeter l'Église avec son cancer. « *Il faut aujourd'hui déchirer, arracher le cancer du sein de l'Église :*

le MASDU de Paul VI, le culte de l'homme instauré par Vatican II, le modernisme et le progressisme (...). Mais le Corps ainsi libéré, il faudra recoudre, panser, nourrir. Ce sera le temps d'une autre, admirable, consolante, joyeuse fidélité, celle des renaissances et des restaurations catholiques. »

Le 6 août 1978, au soir de la fête de la Transfiguration, le pape Paul VI rendait son âme à Dieu. Et le 26, le cardinal Felici annonçait à l'Église de Rome « *une grande joie* » – et c'était vrai ! – pour la Ville et pour le monde entier, l'élection au souverain pontificat du patriarche de Venise, le cardinal Luciani.

Dans son éditorial de septembre 1978, l'abbé de Nantes exultait. Il intercalait les mots de "RENAISSANCE CATHOLIQUE" entre les lignes du bandeau de LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE AU XX^e SIÈCLE, et il titrait en éditorial : « *Un autre saint Pie X qui s'ignore.* »

Oui, Jean-Paul I^{er} ressemblait à saint Pie X, dont il était le fervent disciple, et le frère : même origine pauvre, même science consommée, vertus éprouvées, même amour de l'Église, même "carrière". Après vingt ans de noirceur, une douce lumière éclaire de nouveau le visage de l'Église. Mais un pressentiment étreint le cœur de notre Père : « À l'heure même où le Pape était élu, avait lieu la première ostension du Saint Suaire à Turin, la monstration de la Sainte Face de Jésus crucifié, mémorial de sa Passion, argument de sa Résurrection, en présence de quatre-vingt mille pèlerins. Le Pape est notre doux Christ en terre, il est parfois un autre crucifié, comme saint Pierre. Qui vivra verra. »

Et l'on a vu : après trente-trois jours de lumineuse Renaissance catholique sous la houlette de Jean-Paul I^{er}, tout redevenait possible. Pour sa première audience générale du mercredi 6 septembre, le Saint-Père prêche sur L'HUMILITÉ, commençant ainsi à purifier l'Église de "l'orgueil des réformateurs" dénoncé par l'abbé de Nantes dans sa *Lettre à Paul VI*, au lendemain du Concile, publiée dans les deux premiers numéros de *La Contre-Réforme catholique au XX^e siècle*, périodique qui succédait, à partir d'octobre 1967, à la *Lettre à mes amis*.

« *Devant Dieu, disait le nouveau Pape, l'attitude du juste est celle d'Abraham qui a dit : "Je ne suis que poussière et cendre devant Toi, ô Seigneur !" Nous devons nous sentir petits devant Dieu. Quand je dis : "Seigneur, je crois", je n'ai aucune honte à me sentir comme un petit enfant devant sa maman ; on croit en sa maman ; je crois au Seigneur, à ce qu'il m'a révélé.* »

L'audience du 13 septembre, sur la Foi, prenait par avance le contre-pied de son successeur, Jean-Paul II, qui devait dire à André Frossard : « Je n'ai

jamais considéré ma foi comme traditionnelle. Elle n'avait rien à voir avec un quelconque conformisme. Elle était née dans les profondeurs de mon propre moi. Elle était aussi le fruit de mes efforts, de mon esprit cherchant une réponse aux mystères de l'homme et du monde.» (CRC n°188, avril 1983, p.10)

Tandis que le pape Jean-Paul I^{er}, martyr et confesseur de la foi catholique, faisait passer les nouveautés conciliaires bien loin derrière la sainte Tradition catholique : « *Lorsque le pauvre Pape, lorsque les évêques, les prêtres enseignent la doctrine, ils ne font qu'aider Jésus. Cette doctrine ne vient pas de nous, mais du Christ ; nous n'en sommes que les gardiens, nous devons seulement la faire connaître.* »

Notre Père, lui, écrivait de même : « Ma foi, je l'ai reçue, ma foi est née de Dieu par le ministère maternel d'un être humain qui m'a été comme une mère. »

C'est pourquoi, le 6 août 1964, l'encyclique *ECCLESIAM SUAM*, de Paul VI, avait retenti comme le discours-programme d'un novateur, dont la source vénéneuse serait l'immanence moderniste, la voie large, celle d'une réforme de l'Église en vue de plaire au monde, le débouché devait être la réconciliation universelle des religions et athéismes autour de Paul VI, initiateur et consommateur de cette paix mondiale annoncée comme un nouvel Évangile. Notre Père l'a vu, l'a écrit et, de ce jour, a engagé « *le combat du fils contre son père, du prêtre contre le Pape. Il ne s'en conçoit pas de plus cruel* », avouait-il.

La trêve ne dura que trente-trois jours, sous le pontificat d'« un bon pape catholique ».

« *Dieu nous l'a donné, Dieu nous l'a repris, que son saint Nom soit béni.* » (Job 1, 21)

« Et pourtant, écrivait notre Père dans son éditorial d'octobre, en l'apprenant au matin du 29 septembre, nous nous sommes sentis orphelins comme cela ne nous était pas arrivé depuis vingt ans », lors de la mort de Pie XII.

HANNO MAZZATO IL PAPA !

« Cela s'est toujours murmuré à Rome, à chaque mort de pape, écrit notre Père. Mais cette fois la rumeur a pris une telle ampleur que *LA CROIX* même en informe ses lecteurs : « *Ils l'ont tué, disent les Romains, il était trop sympathique, trop gentil.* » Elle ajoute, maladroitement : « *Ils désignaient sans doute (sans aucun doute !) les soucis de l'Église universelle, mais plus encore l'administration du Vatican avec tous ses rouages complexes... Il semble en effet que Jean-Paul I^{er} s'est écroulé sous le poids de la charge pontificale, alors qu'il lui fallait désormais chaque jour prendre de nouveaux dossiers avec des problèmes difficiles à résoudre.* » (*LA CROIX*, 1-2 octobre 1978)

« Croyons-en Jean Potin : ce sont sans doute les

rouages, les dossiers, les problèmes qui ont tué le Pape et non ceux que le peuple de Rome accuse. Saura-t-on jamais ? Dieu a permis, c'est chose sûre, la mort de son serviteur et l'Église continuera dans la même voie malgré ses ennemis. Pour moi, dans ce meurtre je ne sépare pas « les dossiers », des porteurs de dossiers. Ce qui a tué le saint pape Jean-Paul I^{er}, c'est d'avoir ouvert les dossiers secrets de Paul VI.

« Les autres croix, il les aurait portées. Oui, Bernert, de l'*AURORE*, a raison : le génocide froidement perpétré par les Syriens contre la communauté catholique libanaise en était une, très lourde : « *Il faut absolument faire cesser ce massacre*, disait ce Pape au grand cœur le matin même de sa mort, *intervenir le plus rapidement possible en faveur des chrétiens. Je viens d'écrire au président Carter dans ce sens. On ne peut laisser mourir ces gens.* » (*l'AURORE*, 3 octobre 1978)

Il en pleurait, il voulait se rendre lui-même à Beyrouth parmi ses enfants, dans la ville bombardée.

« Et aussi la violence qui venait de flamber de nouveau en Italie après un répit. Ce fut l'un de ses derniers, peut-être son dernier mot : « *Ils se tuent maintenant, même entre jeunes !* »

« Mais les dossiers, c'est autre chose. C'est le cancer dans l'Église, toute cette leucémie de désordre, d'apostasie, d'immoralité répandus, installés officiellement, flattés, du haut en bas de la hiérarchie. L'inquiétude d'un schisme intégriste, trop réel, à résorber, je veux bien. Et la banqueroute financière dont *LE MONDE* du 26 septembre annonçait la menace... Mais le schisme intégriste allait disparaître, se fondre dans la communion retrouvée de l'Église. L'argent allait abonder, surabonder dans les caisses vides d'un Pape réellement pauvre, donc économe, et aimé. Pour lui qui venait de renoncer au don, pour son joyeux avènement, d'un quatorzième mois pour les 3000 fonctionnaires du Vatican, non, ce n'était pas un problème de redresser les finances. Moins de voyages, moins de dépenses de vanité, et le denier de Saint-Pierre décuplé par la confiance et par l'amour, le trou budgétaire était comblé.

« Ce qui l'a tué, c'est ce à quoi il ne s'attendait pas. Peut-être en premier lieu le troisième secret de Fatima, que ses prédécesseurs Jean et Paul ont tenu caché au monde, frauduleusement, depuis 1960. Et il y a là de quoi mourir d'angoisse, ou être tué d'avoir voulu le révéler. » C'est exactement ce qui s'est passé ! « Car pourquoi l'avoir tenu caché s'il n'annonce rien de terrible ? Pourquoi, si c'est terrible, ne pas en avoir averti l'Église pour qu'elle conjure le châtiment en accomplissant les simples demandes de la Vierge ? » Parce qu'il aurait fallu, alors, renoncer à la grande « Réforme » conçue par « *l'orgueil des réformateurs* ».

« Mais les dossiers du Vatican, ce sont bien d'autres choses encore : l'immense *autodestruction* de l'Église et les fumées de Satan qu'évoquait éloquemment le précédent Pape, mais que le cardinal Luciani n'avait jamais considérées dans leur ampleur, laissant cela à l'Autorité Suprême et s'appliquant à remplir en perfection sa charge, tenant la main à tout dans son patriarcat de Venise sans tolérer le moindre désordre. Or voilà ce dont il est mort : d'avoir vu qu'il faudrait sortir des voies paisibles d'un sage réformisme qui se voulait conciliaire, pour trancher dans le vif et combattre le désordre postconciliaire. S'il s'est senti trop faible pour une telle lutte, alors c'est vrai qu'il en est mort ; mais s'il avait résolu tout de suite de livrer ce combat, peut-être qu'ils l'ont tué en effet. »

La démonstration est sans appel.

« CONFIRME TES FRÈRES. »

« Car la confrontation devait avoir lieu, inévitable, implacable, mortelle. Elle n'est que reportée au Pontificat suivant. Il fallait d'abord réveiller la foi dans l'Église, la ferveur de la sainteté et de la grande discipline catholique, l'obéissance au Souverain Pontife, partout où elles existaient encore. C'est ce qu'a fait, prodigieusement, ce bref Pontificat.

« Alors viendrait le grand affrontement dramatique entre ceux qui ont la foi et ceux qui la pervertissent, entre ceux qui bâtissent l'Église et ceux qui la détruisent (*“une grande ville à moitié en ruine”*), entre les hommes de Dieu et les mercenaires de Satan, car il y en a...

« Jean-Paul I^{er} déjà par ses discours simples et ses belles paraboles réchauffait, éclairait, libérait les cœurs et les esprits des fidèles. Il donnait sous cette forme bénigne, comme Jésus en Galilée, un enseignement évangélique très pur, un trésor de doctrine. Et ses ennemis, qui ne l'appréciaient pas, se moquaient déjà de son style vieillot et de sa naïveté villageoise. Mais parfois ces paraboles annonçaient la polémique future, comme les allégories terriblement claires du Christ à Jérusalem, qui faisaient grincer des dents les scribes et les pharisiens, parce qu'ils s'y voyaient découverts, et concevaient le dessein de le tuer.

« La sublime petite parabole du *portefaix de Milan* enseigne apparemment le recueillement religieux, le culte de Dieu jusqu'au milieu du brouhaha des grandes villes. Mais le disciple intime, l'ennemi aussi que sa haine rend lucide, y entendaient un appel au mépris du monde et de ses exigences abusives, car Dieu en tout doit être le seul maître de son Église...

« L'allégorie de *la lampe d'Aladin*, dans la “lettre à Monseigneur Dupanloup”, suffirait à elle seule à ranger son auteur parmi les sectateurs de la Contre-Réforme les plus avertis, les plus décidés. Car enfin,

dès lors qu'on a compris la ruse de ceux qui veulent racheter les vieilles lampes merveilleuses contre des nouvelles, clinquantes et sans valeur, on n'a plus rien à apprendre des prêcheurs d'*aggiornamento* !

« Et ainsi du reste. Jean-Paul I^{er}, s'il avait vécu un mois de plus, aurait commencé le nettoyage des écuries d'Augias, à partir du Vatican. Et c'est pour cela même qu'il n'a pas vécu. *Déjà il savait*, et pourtant il allait son chemin, le sourire dans les yeux et au cœur la plus ferme résolution. Sa force était dans la parole du Seigneur : *“Confirme tes frères.”*

“ *Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime.*” (Jn 15, 13) *En ce moment solennel, nous voulons consacrer ce que nous sommes et tout ce dont nous sommes capables à cet objectif suprême, jusqu'au dernier souffle, conscient de la tâche que le Christ nous a confiée : Confirme tes frères (Lc 22, 32). ”* C'était, dans son discours inaugural du 27 août, la partie personnelle rédigée de sa main. En somme, son testament. »

ET LA CONTRE-RÉFORME ?

Déjà, il avait annoncé une défense et un rappel de l'indissolubilité et de la fécondité du mariage à des évêques américains. Déjà, il avait manifesté un anticommunisme profond et résolu à l'encontre des théologiens de la “Libération” réunis à Puebla. Il déclarait en la basilique Saint-Jean de Latran, le 23 septembre, *« faisant appel, avec affection et espérance, au sens des responsabilités de chacun devant Dieu et devant l'Église, je voudrais pouvoir être assuré que toute irrégularité liturgique sera soigneusement évitée »*.

« Reste cependant qu'entre Lui et nous, entre l'héritage de Jean (XXIII) et Paul (VI) qu'il déclarait assumer, et notre Ligue de Contre-Réforme, demeurerait une contradiction irréductible sur des points de foi, précis, importants. Nous ne pouvions, nous ne pourrions jamais accepter comme un dogme nouveau le prétendu *droit social de l'Homme à la liberté religieuse*, pas plus que le *Culte de l'Homme* proclamé par Paul VI à la face de toute l'Église le 7 décembre 1965, pour la clôture du Concile. Aussi nous disait-on en France et à Rome depuis quinze ans que nous nous trouvions engagés dans une *voie sans issue*.

« Or l'issue, Jean-Paul I^{er} nous l'a rouverte. Par un simple mot, d'honnêteté, d'humilité. Le mot à lui seul défait l'hérésie, débloque l'impasse conciliaire. À lui seul ce mot justifierait le règne trop bref de ce Pontife sur le trône de saint Pierre, dans l'unanimité de l'Église se reconnaissant en lui. Avouant ses luttes intimes, lors du Concile, et la difficulté de se rallier aux thèses des Novateurs, en particulier à leur théorie de la Liberté religieuse, il avait eu

cette confiance : *“Pendant des années, nous avons enseigné que l’erreur n’a aucun droit. J’ai étudié à fond le problème et, à la fin, je me suis convaincu que nous nous étions trompés.”*

« D’un coup, la franchise du Pape restaurait le droit de tous d’être entendus, même après Vatican II, sans excommunication frauduleuse, et les vraies proportions du drame présent. Voici : certains ont fini par se laisser convaincre ou se convaincre eux-mêmes que *l’Église s’était trompée* jusqu’à ce jour. D’autres sont demeurés convaincus ou ont enfin compris que *se sont trompés et nous ont trompés les Novateurs* de ce Concile plutôt que l’Église de toujours. Avouer l’erreur possible, la tromperie dans un sens ou dans l’autre, c’est rendre la paix à l’Église en renvoyant ces questions difficiles au domaine des libres opinions, dans l’attente d’un Vatican III dogmatique ou de définitions infaillibles du Pape.

« C’est donc dans un climat de charité que se seraient réglés nos différends. L’heure était à l’apaisement. Jean-Paul I^{er} n’avait pas cette morgue des Novateurs, ce dogmatisme incroyable des Nouveaux Théologiens et Réformateurs assurés en tout de leur infaillibilité à l’encontre même de l’Église séculaire et de son Magistère. Il les contraignait gentiment à prendre un *bain d’humilité*, préalable obligé à toute controverse constructive et, soit dit en passant, c’est ce qu’ils détestent le plus. L’autocritique, pour eux, depuis vingt ans, c’est du haut de leur piédestal conciliaire la critique de l’Église de toujours. Avec ce bon Pape, c’était de nouveau l’examen de nos pensées, de nos œuvres à nous les vivants, à la lumière de la Révélation du Christ et de la Tradition séculaire de l’Église. C’est bon cela ! »

Il y avait surtout cette résolution confiée au Vénitien, don Germano Pattaro, son ami :

« Si je vis, je retournerai à Fatima pour consacrer le monde et particulièrement les peuples de la Russie à la Sainte Vierge, selon les indications qu’elle a données à sœur Lucie. » Il entraînait ainsi dans le dessein divin avec une docilité d’enfant. Il voulait faire humblement, ce que la Vierge avait demandé, exactement comme elle l’avait demandé, et pour la seule raison qu’elle le voulait ainsi :

« Si je vis. » Le sort du monde en eût été changé. Et celui de l’Église aussi dont *« sœur Lucie du Cœur Immaculé de Marie est la fille chérie »*, affirmait le cardinal Luciani. *« Après sa mort, sœur Lucie sera connue et aimée dans le monde entier, comme le fut sainte Bernadette de Lourdes. Le monde entier connaîtra les faits extraordinaires et les conversions opérées par Notre-Seigneur et par la Madone à la prière de sœur Lucie. »*

JEAN-PAUL II

LE FEU DANS LA MAISON DE DIEU

Le pape Jean-Paul II fut le successeur de Paul VI, hélas ! et non pas celui de Jean-Paul I^{er}. Il fallut donc reprendre le combat *« du fils contre son père »*. D’autant plus que Karol Wojtyła ne tint aucun compte des demandes de Notre-Dame. Mais la divine Providence voulut que sœur Marie-Lucie de Jésus et du Cœur Immaculé reçoive l’obédience, le 15 mai 1982, après avoir participé au grand pèlerinage du 13 mai, de parler en privé avec le Saint-Père. Elle lui demanda de publier la troisième partie du “Secret” confié par Notre-Dame le 13 juillet 1917 à ses petits messagers. Jean-Paul II répondit à sœur Lucie qu’il n’était *« ni nécessaire ni prudent de révéler le contenu du troisième Secret, vu que le monde ne le comprendrait pas »*. Il éluda la question de la consécration de la Russie en disant qu’il parlerait de *« toutes ces choses »* aux évêques, pendant le synode de 1983...

Or, il se trouve que sœur Lucie rencontra à cette occasion le Père provincial des carmes. Celui-ci lui donna une obédience qui la plongea dans la perplexité : *« Il faut à présent écrire comment vous voyez le message à travers le temps et les événements. »*

C’est alors qu’*« un doute surgit en moi »*, écrit sœur Lucie : *« Vu les normes du Saint-Siège à mon égard, est-ce que je peux faire ce travail sans son autorisation ? Puisque ces normes me demandent de ne pas parler des apparitions, je peux encore moins écrire à leur sujet ! »* L’année s’écoula dans ce doute, et le 11 février 1983, *« notre Père provincial passant à Coimbra »* affirma à Lucie que *« parler est une chose et écrire, une autre »*.

Pas très convainquant... À moins de comprendre que *« verba volant »* sont irrattrapables. Tandis que les écrits se “corrigent”, comme on a pu le constater dans son livre édité sous le titre : *“APPELS DU MESSAGE DE FATIMA”*.

« Ayant appris que Son Éminence le cardinal Eduardo Pironio allait venir donner la retraite annuelle à la communauté, j’ai attendu pour pouvoir le consulter sur ce qui m’était demandé, sur ce que prescrivaient les normes du Saint-Siège et sur ce que m’avait dit le Père provincial. Son Éminence me répondit que les paroles du Père provincial étaient justes, qu’il en était bien ainsi, et il ajouta :

« Parler est une chose, écrire en est une autre ; vous pouvez donc écrire, et même vous devez le faire ; alors faites-le, puisque moi aussi je vous le demande, non seulement comme directeur de ces exercices, mais en tant que Supérieur majeur et Préfet de la Sacrée Congrégation pour les Religieux. » Et il répéta : *« Ce que vous a dit le Père*

provincial est bien ; ce que prescrivent les normes en recommandant de ne pas parler n'a rien à voir avec le fait d'écrire ; c'est une chose de parler, c'en est une autre d'écrire.» (9 septembre 1983)

Le complot des censeurs était donc bien monté par les Princes de l'Église, comme au temps de Jeanne d'Arc ! Sœur Lucie l'a compris, mais elle obéira.

OBÉISSANCE HÉROÏQUE.

«Devant cette réponse, je n'ai plus à hésiter, je dois obéir avec foi, espérance et amour, certaine que telle est la volonté de Dieu. J'irai donc, Seigneur, déposer sur ton autel cette nouvelle fleur, cueillie dans le jardin de ton amour, mais cueillie sur un rosier couvert d'épines pour l'effeuiller sur ton chemin et sur le mien, même si les pétales viennent à être dédaignés, enlevés ou emportés par le vent pour finalement traîner par terre et être foulés par les passants, comme si c'était le reste de mon ultime dépouille.»

Tel fut en effet le sort de son livre édité sous le titre : *"APPELS DU MESSAGE DE FATIMA"*, révisé et corrigé, à Rome, sous l'autorité directe du pape Jean-Paul II.

«Je dois faire ce travail peu à peu, selon les moments dont je disposerai pour m'y consacrer, toujours confiante en l'assistance de l'Esprit-Saint et en la protection maternelle du Cœur Immaculé de Marie : "Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et le chemin qui te conduira jusqu'à Dieu."»

DEUXIÈME LIVRE D'ACCUSATION

Il se trouve que cette année-là, notre Père rédigea, dans une grande sérénité d'âme, mais au prix d'un travail intense, de quarante jours, un second *LIVRE D'ACCUSATION*. Deux chefs d'accusation : *"NOVATEUR"* et *"CORRUPTEUR"*. L'introduction formule l'*ACCUSATION CAPITALE* :

«Il faut vous dire en face, Très Saint-Père, que votre religion n'est plus celle de l'Église catholique romaine, l'unique Église du Christ, dont vous êtes la Tête. Votre religion est la religion de l'homme qui se fait dieu et non plus la religion du Dieu Fils de Dieu qui s'est fait homme. Car l'une et l'autre s'excluent.»

«En effet, Karol Wojtyła, devenu le pape Jean-Paul II, prétend justifier le "nouvel humanisme", au nom duquel son prédécesseur Paul VI a proclamé en conclusion du Concile, le 7 décembre 1965, avoir *"plus que quiconque le culte de l'homme"*, par une synthèse hégélienne entre le monde moderne et sa philosophie athée, d'une part, et la religion catholique d'autre part. Comment cela ? En disant oui au monde moderne et à sa philosophie athée, et en même temps oui à Dieu, à l'Église et à Marie ! »

C'est précisément de quoi l'Église se meurt, en accomplissement du "troisième secret" de Fatima, après un règne pontifical de plus de vingt-cinq ans, auquel s'est heurtée la messagère de Notre-Dame dont l'ultime ouvrage est dédié au Cœur eucharistique de Jésus et Marie par deux petits poèmes réparateurs adressés, le premier à Jésus et le second à Marie :

*«Je veux te suivre toujours,
où que tu ailles,
avec toi être consacrée,
petite hostie d'amour !*

*Humble grain de blé,
moulu par amour pour toi,
offert au Père avec toi,
hymne d'éternelle louange !*

*«Tu es notre Dame et notre Bergère,
allant partout en ce monde
à la recherche de tes enfants égarés,
ramène-les en ton Cœur de Mère.*

*Ô céleste Messagère,
va par la terre entière,
ne perds pas un seul de ceux
dont tu es la Reine et la Protectrice.»*

Puis elle entre dans le vif du sujet :

«Saint Irénée dit que la gloire de Dieu est la vie de l'homme et que la vie de l'homme est la vision de Dieu. Si la manifestation de Dieu donne la vie à tous les êtres de la terre, combien plus la manifestation du Père – par le Verbe – donne-t-elle la vie à tous ceux qui voient Dieu !

«C'est vers Dieu – par la foi – que je vais fixer mon regard, parce que c'est en Dieu que je trouve le principe – qui, lui, est sans principe –, parce qu'en Dieu il n'y a ni passé ni futur, tout est présent dans la lumière de son Être immense, comme si tout se passait dans le même instant.»

Ces lignes résument toute la "métaphysique totale" que notre Père exposait magistralement dans ses conférences mensuelles de la Mutualité, à Paris, au même moment (1981-1982) !

«Il s'agit de démontrer à l'homme qu'il n'est pas le centre de l'univers ni son terme, qu'il n'est pas à lui-même sa propre fin. Mais qu'il est créature de JE SUIS, appelée par Lui à s'accomplir et se sauver en faisant corps avec ses frères humains, en faisant corps avec le Christ, à la louange de la gloire de Dieu ! Morale et mystique en sortent différentes, contraires. Hier, le risque était grand de considérer que tout est dû à l'Homme absolu ; aujourd'hui nous savons que le bien, la beauté, la gloire de l'homme *"relatif"* consistent dans le service des autres, l'amour, la convivialité, l'union en un seul Corps, dans la docilité joyeuse à Dieu qui conduit tout à la plénitude universelle.» (CRC n° 185, janvier 1983, p. 2)

Cette métaphysique relationnelle et ses prolongements dans tous les domaines faisaient l'admiration du Père Hamon, son ami eudiste qui lui écrivait : « J'ai dans l'idée que vos *Opera omnia*, équivalant à une véritable "patrologie", constitueront la *Summa theologica* de l'ère nouvelle, dans l'Église. »

Hélas ! peu d'esprits le reconnaissaient dans l'Église. Mais à John Haffert qui faisait remarquer à sœur Marie-Lucie de Jésus et du Cœur Immaculé, en juillet 1981, qu'« *il semble que nous n'ayons pas aujourd'hui de grands hommes comme Pie X, saint Benoît et saint Grégoire le Grand* », la messagère de Notre-Dame répondait : « *Nous avons de grands hommes, mais ils ne sont pas reconnus.* » Elle ne pouvait mieux dire, puisque, au même moment, elle ajoutait : « *Ainsi, je te le demande, mon Seigneur et mon Dieu, que ce travail soit pour toi, qu'il devienne même une hymne d'éternelle gratitude et de louange pour ton amour envers moi.* » (COMMENT JE VOIS LE MESSAGE, p. 12)

Parlant comme si elle était seule à chanter par son "travail" « *une hymne d'éternelle gratitude et de louange* » de gloire à l'amour divin dont elle était aimée. Elle seule... oui ! Au sein d'une génération apostate.

TÉMOIN DE FATIMA

Seule ? Non ! pas tout à fait...

L'attentat dont fut victime Jean-Paul II, le 13 mai 1981, place Saint-Pierre, aurait pu, aurait dû donner un coup d'arrêt à cette apostasie en ouvrant les yeux du Saint-Père sur le Message de Notre-Dame de Fatima qu'il ne connaissait pas et dont il demanda à être informé...

Eh bien ! Cet attentat manqué porta, contre toute attente, à son comble la popularité du Pape, sans aucun bénéfice pour Notre-Dame. C'était pourtant un intersigne, un 13 Mai ! voulu par la Reine du Très Saint Rosaire « *pour ramener le Pasteur des brebis à l'obéissance aux volontés divines révélées à Fatima le 13 mai 1917, et tant de fois répétées !* »

« **DIEU VEUT.** »

Tandis que notre Père reprenait courageusement son combat pour l'Église, contre l'apostasie, notre Mère Immaculée le fortifiait d'une invincible espérance. En effet, ayant prêché une récollection à Josselin, les 30 et 31 mai 1981, sur le thème : « *TOUT SUR FATIMA* », il en reçut des grâces si profondes qu'elles furent, jusqu'à son dernier soupir, sa lumière dans les ténèbres qui ne cessaient de s'épaissir.

Tout était déjà contenu dans l'entretien que le Père Augustin Fuentes eut avec sœur Lucie, au parloir du carmel de Coimbra, le 26 décembre 1957

et qu'il rapporta le 22 mai 1958, après son retour au Mexique, au cours d'une conférence à la maison mère des sœurs missionnaires du Sacré-Cœur et de Notre-Dame de Guadalupe. Le compte rendu en fut publié, précise le Père Alonso, « dans son texte espagnol et dans une version anglaise, avec toutes les garanties d'authenticité et l'aval de la hiérarchie, particulièrement celle de Mgr Venancio, le nouvel évêque de Fatima. Mgr Sanchez, archevêque de Vera Cruz, donna l'imprimatur. »

« *Je veux vous raconter seulement la dernière conversation que j'ai eue avec elle, le 26 décembre de l'an passé. Je l'ai rencontrée dans son monastère, très triste, pâle, émaciée. Elle me dit : "Mon Père, la très Sainte Vierge est bien triste, car personne ne fait cas de son message, ni les bons ni les mauvais. Les bons continuent leur chemin, mais sans faire cas du message. Les mauvais, ne voyant pas tomber sur eux actuellement le châtiment de Dieu, continuent leur vie de péché sans se soucier du message. Mais croyez-moi, Père, Dieu va châtier le monde et ce sera d'une manière terrible. Le châtiment céleste est imminent."* »

« *Que manque-t-il, Père, pour 1960 et qu'arrivera-t-il alors ?* »

L'ANNÉE 1960 était la date fixée par la Sainte Vierge pour la révélation de la troisième partie du "Secret" qu'elle avait confié à Lucie, François et Jacinthe le 13 juillet 1917. La réponse à la question posée par Lucie au Père Fuentes, nous la connaissons maintenant : ce qui est « *arrivé* » en 1960, c'est la convocation du Concile en 1959, un an après la mort de Pie XII, par son successeur, le pape Jean XXIII, et son ouverture le 11 octobre 1962.

« *Ce sera bien triste pour tous, nullement réjouissant si auparavant le monde ne prie pas et ne fait pas pénitence. Je ne peux donner d'autres détails puisque c'est encore un Secret. Seuls le Saint-Père et Mgr l'évêque de Leiria pourraient le savoir, de par la volonté de la très Sainte Vierge, mais ils ne l'ont pas voulu pour ne pas être influencés. C'est la troisième partie du message de Notre-Dame qui restera secrète jusqu'à cette date de 1960.* »

Aujourd'hui, nous le connaissons, ce secret :

« *Nous vîmes à gauche de Notre-Dame, un peu plus haut, un Ange avec une épée de feu à la main gauche ; elle scintillait, émettait des flammes qui paraissaient devoir incendier le monde ; mais elles s'éteignaient au contact de l'éclat que, de sa main droite, Notre-Dame faisait jaillir vers lui : l'Ange, désignant la terre de sa main droite, dit d'une voix forte :*

« **PÉNITENCE, PÉNITENCE, PÉNITENCE !** »

« *Et nous vîmes dans une lumière immense qui est Dieu "quelque chose de semblable à l'image que renvoie un miroir quand une personne passe*

devant” : un Évêque vêtu de Blanc. *“Nous eûmes le pressentiment que c'était le Saint-Père.” Plusieurs autres évêques, prêtres, religieux et religieuses gravissaient une montagne escarpée, au sommet de laquelle était une grande Croix de troncs bruts comme si elle était en chêne-liège avec l'écorce.*

« Le Saint-Père, avant d'y arriver, traversa une grande ville à moitié en ruine et, à moitié tremblant, d'un pas vacillant, affligé de douleur et de peine, il pria pour les âmes des cadavres qu'il trouvait sur son chemin. »

Après avoir lu le texte manuscrit de sœur Lucie, Jean XXIII déclara : *« Cela ne concerne pas mon pontificat »*, et le mit au placard. Il y répondit pourtant insolemment dans son discours d'ouverture du Concile, le 11 octobre 1962, en condamnant *« les prophètes de malheur »* ! Le malheur est pourtant venu sur la *« grande cité »* qu'est l'Église, aujourd'hui *« à moitié en ruine »* à la suite d'un Concile “réformateur”.

Mais l'Église est tellement *« nécessaire au monde »*, comme le disait et expliquait notre Père, que Lucie poursuivait en disant au Père Fuentes d'insister auprès des autorités :

« Dites-leur, Père, que la très Sainte Vierge, plusieurs fois, aussi bien à mes cousins François et Jacinthe qu'à moi-même, nous a dit que beaucoup de nations disparaîtront de la surface de la terre, que la Russie sera l'instrument du châtement du Ciel pour le monde entier si nous n'obtenons pas auparavant la conversion de cette pauvre nation. »

Le pape François a fait cette consécration, mais sans faire cas de la volonté de Dieu, d'*« établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé »*, pourtant bien précisée par Notre-Dame le 13 juin, avec cette promesse : *« À qui embrassera cette dévotion, je promets le salut ; ces âmes seront chéries de Dieu, comme des fleurs placées par moi pour orner son trône. »*

C'est que *« le démon est en train de livrer une bataille décisive avec la Vierge, et comme il sait ce qui offense le plus Dieu et qui, en peu de temps, lui fera gagner le plus grand nombre d'âmes, il fait tout pour gagner les âmes consacrées à Dieu, car de cette manière il laisse le champ des âmes sans défense, et ainsi il s'en emparera plus facilement. »*

« Dites-leur aussi, Père, que mes cousins François et Jacinthe se sont sacrifiés parce qu'ils ont toujours vu la très Sainte Vierge très triste en toutes ses apparitions. Elle n'a jamais souri avec nous et cette tristesse, cette angoisse, que nous remarquions chez elle, à cause des offenses à Dieu et des châtements qui menacent les pécheurs, pénétrait notre âme et nous ne savions qu'inventer en notre petite imagination enfantine comme moyens pour prier et faire des sacrifices. »

Dans sa deuxième apparition, de l'été 1916, l'Ange leur avait commandé : *« Offrez sans cesse au Très-Haut des prières et des sacrifices ! »* Devenue carmélite à Coimbra, sœur Lucie disait : *« Le sacrifice est le bastion de notre prière. »*

SOUFFRIR ET OFFRIR

« Voulez-vous vous offrir à Dieu pour supporter toutes les souffrances qu'il voudra vous envoyer en acte de réparation pour les péchés par lesquels il est offensé et de supplication pour la conversion des pécheurs ? »

« Telle est l'immense délicatesse avec laquelle Dieu traite ses humbles créatures et confirme les dons qu'il leur a octroyés. Il ne veut pas être servi par contrainte, mais par amour, puisqu'il est amour et qu'il agrée seulement ce qu'on fait par amour pour lui et le prochain ; il n'accepte rien d'autre, et rien d'autre n'a de valeur en sa présence.

« Sans se préoccuper des souffrances que Dieu allait leur envoyer, les petits bergers s'en remirent entièrement à sa volonté. Et sans le savoir, puisqu'ils ne connaissaient pas l'Écriture, ils répondirent comme le Christ : *“ Me voici, Père, pour faire ta volonté. ”* Quelle qu'elle soit, dispose de moi selon ton bon plaisir. De même que Marie a répondu à l'Ange qui venait lui annoncer l'Incarnation du Fils de Dieu : *“ Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole ”* (Lc 1,38), ainsi les petits bergers donnèrent une même réponse : *“ Oui, nous le voulons. ”*

« Notre-Dame accueillit cette réponse comme les prémices de son message et, dans un geste de protection maternelle, elle nous enveloppa dans l'immense lumière de Dieu, tout en nous répondant : *“ Vous aurez alors beaucoup à souffrir, mais la grâce de Dieu sera votre réconfort. ”* C'est cette grâce qui nous introduisit dans l'immense océan de la lumière de Dieu et qui nous poussa à l'adorer dans le mystère de la Très Sainte Trinité et à l'aimer dans la divine Eucharistie, en disant intérieurement dans le silence de notre cœur : *“ Ô Très Sainte Trinité, je vous adore. Mon Dieu, mon Dieu, je vous aime dans le Saint-Sacrement de l'Eucharistie. ”*

« Ce message fut pour moi la révélation du mystère de Dieu présent en moi et la révélation de moi-même toujours présente en Dieu, de moi-même en qui je dois l'adorer, l'aimer et le servir avec foi, espérance et amour.

« Notre-Dame termina le message de ce jour en disant : *“ Récitez le chapelet tous les jours, afin d'obtenir la paix pour le monde et la fin de la guerre. ”* Puis, s'élevant dans l'espace, elle fut tout heureuse d'apporter à Dieu – comme le fit autrefois l'ange Gabriel pour Marie – la réponse des petits bergers choisis par Dieu pour transmettre au monde son message. »

(Père Bruno de Jésus-Marie.)

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2024

LA "FRANCE DE MARIE"

1883 - 1947

L'ÉTOILE DES PETITES ÂMES

DANS une jolie chambre blanche des "Buissonnets", maison bourgeoise située dans la périphérie de Lisieux, ce dimanche de Pentecôte 13 mai 1883, Thérèse, la benjamine de la famille Martin, âgée de dix ans et appelée par son père "la petite Reine", est en proie à un délire qui ressemble fort à une possession diabolique.

« Je crois que le démon avait reçu un pouvoir extérieur sur moi, mais qu'il ne pouvait approcher de mon âme ni de mon esprit, si ce n'est pour m'inspirer des frayeurs très grandes de certaines choses », raconte-t-elle dans l'HISTOIRE D'UNE ÂME.

Notre Père y voyait un figuratif de l'Église en proie à la désorientation diabolique des derniers temps.

« Mais le démon ne savait pas que la douce Reine du Ciel veillait sur sa fragile petite fleur. Un jour, je vis Papa entrer dans la chambre de Marie où j'étais couchée ; il lui donna plusieurs pièces d'or avec une expression de grande tristesse et lui dit d'écrire à Paris et de faire dire des messes à Notre-Dame des Victoires pour qu'elle guérisse sa pauvre petite fille. Ah ! que je fus touchée en voyant la Foi et l'Amour de mon Roi chéri ! J'aurais voulu pouvoir lui dire que j'étais guérie, mais je lui avais déjà fait assez de fausses joies, ce n'était pas mes désirs qui pouvaient faire un miracle... Ce fut Notre-Dame des Victoires qui le fit. »

Ses sœurs s'étant jetées à genoux en prière autour

du lit, Thérèse se tourna vers la statue de l'Immaculée qui se trouvait sur le côté et, tout à coup, « la Sainte Vierge me parut belle, si belle, que jamais je n'avais vu rien de si beau, son visage respirait une bonté et une tendresse ineffables, mais ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, ce fut le ravissant sourire de la Sainte Vierge ».

Attention ! ce n'est pas la statue qui s'est animée, mais la Sainte Vierge en personne qui est apparue et qui a délivré son enfant privilégiée... par un sourire.

Cette délivrance aussi est un figuratif puissant, prophétique, de ce que l'Église, et la France sa Fille aînée, vont vivre à la fin des temps.

Tout est signifiant : la date du 13 mai, qui annonce celle de la première apparition de Fatima, l'occurrence de la fête de Pentecôte, descente sur les Apôtres de l'Esprit-Saint, dont l'Immaculée est le sanctuaire, en qui Il se découvre et se révèle, la prière suppliante à Notre-Dame des Victoires, dont nous avons vu au cours de notre étude la place capitale que ce sanctuaire occupe dans l'Histoire sainte de France, enfin le miracle accompli sur celle que saint Pie X n'hésita pas à appeler « la plus grande sainte des temps modernes ».

Dans son beau livre "SAINTE-THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS ET LA SAINTE VIERGE" (Alsatia, 1962), le R. P. Neubert, s. m., auteur renommé de nombreuses études mariales, écrit : « Je découvrais que "la plus grande sainte des temps modernes" était égale-



L'APPARITION DE LA VIERGE DU SOURIRE, LE 13 MAI 1883. L'auteur de ce tableau, sœur Marie du Saint-Esprit, carmélite de Lisieux, a tenu à la représenter comme une vraie apparition, en suivant le témoignage d'une novice de sainte Thérèse : « Elle m'a aussi raconté comment la Très Sainte Vierge l'avait guérie miraculeusement et comment, dans cette circonstance, la statue de la Sainte Vierge avait disparu à ses yeux et avait été remplacée par la vision distincte de la Mère de Dieu. » (sœur Marie de la Trinité)

ment la sainte la plus mariale dont j'avais jamais lu la biographie. Or, depuis mon entrée dans la Société de Marie, j'ai lu toutes les biographies d'âmes mariales dont j'ai eu connaissance... Les petits moyens qui ont si bien réussi à sainte Thérèse et qu'elle recommande, ce sont les moyens mêmes de la Vierge, que Thérèse n'a fait que contempler et chercher à imiter. C'est par la contemplation et l'imitation de Marie qu'elle entend sanctifier les petites âmes, qu'elle veut les ramener à la perfection de l'esprit chrétien... *La mission de Thérèse est mariale cent pour cent, d'un bout à l'autre.* » (p. 7)

À l'instar de sa «*sœur chérie*», sainte Jeanne d'Arc, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus voulait faire sacrer son Roi Jésus dans tous les cœurs, et enseigner, en porte-parole de l'Immaculée dont elle était la miniature, «*de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux*», de façon à frayer pour les petites âmes, dans la nuit grandissante de l'apostasie, une «*petite voie*» sûre et droite, les yeux fixés sur l'Étoile.

SIGNE DE CONTRADICTION

Les catholiques français sont entrés à la fin des années 1870 dans une zone de turbulences, autant dans les affaires politiques que religieuses. À Paris, en février 1876, c'est la première victoire électorale des «*vrais républicains*», radicaux et francs-maçons, qui arrivent au pouvoir à partir de 1880 et déclenchent une guerre ouverte contre les Congrégations religieuses. L'Église de France comprend alors plus de 50 000 prêtres avec 1 300 ordinations par an. Ce clergé séculier peut compter sur l'aide de 30 000 religieux et de 130 000 religieuses. La France comprend 35 millions de catholiques, pour 600 000 protestants, 50 000 israélites et 80 000 libres-penseurs, mais ce sont ces derniers qui se partagent le pouvoir !

À Rome, en 1878, Léon XIII a succédé à Pie IX, qui laissait une Église en pleine vitalité et expansion, solidement appuyée sur les dogmes de l'Immaculée Conception et de l'infailibilité pontificale. Mais la politique du Saint-Siège s'infléchit bientôt dangereusement dans le sens d'une conciliation avec les institutions républicaines. Il y a en conséquence, dans le camp catholique, de graves divisions dans les rangs, et Notre-Dame s'en plaint tristement à Pellevoisin : «*Il y a quelque chose...*» Elle n'en a pas dit plus, mais le 8 décembre 1876, lors de la dernière apparition, Estelle Faguette la voyante a vu se former devant elle deux groupes de personnes : le premier la menaçait, le second la soutenait, «*moi et la Sainte Vierge*». Notre-Dame est donc «*signe en butte à la contradiction*», comme son Fils (cf. Lc 2, 34), tout en étant «*chargée de tout l'ordre de la Miséricorde*».

Dans le premier groupe, on trouve les libéraux, incorrigiblement fermés aux appels du Ciel, – car, selon eux, le Ciel n'a pas à se mêler de politique –,

mais qui se targuent maintenant de science. Ce sont les modernistes, avec en tête, l'abbé Louis Duchesne qui, à l'Institut catholique de Paris, passe brutalement au crible de la critique historique nos traditions les plus vénérables ; son esprit d'indépendance allant jusqu'au persiflage lui fera accepter le poste de directeur de l'École pratique des Hautes Études, fleuron de l'université d'État, l'État républicain persécuteur. «*Me voici bigame*», déclare-t-il sans fausse honte ! Il eut pour élève et successeur Alfred Loisy, qui porta ce mouvement de révision générale dans le domaine de l'exégèse et du dogme, jusqu'à perdre la foi. Il y avait aussi le bataillon des abbés démocrates qui, aux Congrès de Reims (1896) et de Bourges (1900), envisageaient une réforme radicale de l'Église, d'où la dévotion mariale serait évidemment exclue, du moins dans ses formes traditionnelles.

Plusieurs évêques faisaient partie de ce camp «*réformiste*», parmi lesquels Mgr Servonnet, nommé archevêque de Bourges par Léon XIII en 1897. Rallié de longue date à la République et courtisan du gouvernement, – c'est à lui que le pape rappela ses consignes de ralliement en avril 1899, avant de consacrer le monde au Sacré-Cœur –, il n'eut de cesse de «*démolir*» Pellevoisin, calomniant atrocement Estelle Faguette, jusqu'à fermer le sanctuaire des apparitions ! En août 1901, il se rendit à Rome où Léon XIII lui fixa sa ligne de conduite :

«*Vous ne pouvez prononcer un jugement favorable, mais n'en prononcez pas non plus de défavorable à cause du trouble des âmes qui en résulterait. Adoptez un régime de mesures très prudentes, par lesquelles le récit, le souvenir des faits particuliers, des apparitions de Pellevoisin qui ne sont pas démontrées et donnent lieu à de telles objections, soient atténués peu à peu, et que l'on conserve en cet endroit le culte pur (!) de la Très Sainte Vierge, votre Bonne*

LE CARACTÈRE DU FRANÇAIS

«*Tu t'es privée de ma visite le 15 août, tu n'avais pas assez de calme. Tu as bien le caractère du Français. Il veut tout savoir avant d'apprendre, et tout comprendre avant de savoir. Hier encore je serais venue, tu en as été privée. J'attendais de toi cet acte de soumission et d'obéissance.* » (neuvième apparition de Pellevoisin, 9 septembre 1876)

«*Êtes-vous bien certaine d'avoir entendu un tel langage ?* demandait-on à Estelle Faguette.

– *Oui, absolument. Mais Marie souriait si aimablement qu'un Français en la voyant et en l'entendant, ne saurait être froissé.* » (cité par le Père Hugon, o.p., *Pellevoisin au regard de la théologie*, 1915).

Mère. » (*ESTELLE FAGUETTE*, par S. Bernay, p. 263) Pur... de tout engagement monarchique, ralliement oblige !

REGARDEZ L'ÉTOILE !

Voyons maintenant quelques figures de vrais et francs catholiques. En réalité, ils étaient innombrables à se presser dans les sanctuaires mariaux et à s'y dévouer corps et âme. Citons par exemple la très ardente et vraie mystique "Lucie-Christine", dans le monde Mathilde Boulde, qui se rendit en pèlerinage à Lourdes en septembre 1884, et là, devant la grotte des apparitions :

« Mon âme fut saisie d'un transport soudain et ineffable, en voyant intérieurement la Vierge immaculée de Lourdes... Je vis sa céleste douceur, son incomparable pureté, qui imprégnaient mon âme. Je sentis aussi son amour pour nous pauvres pécheurs... Elle me montra son vouloir miséricordieux de sauver la France, mais il faut que nous y correspondions par plus de foi et de prière, et que nous implorions sans relâche ce secours qui ne demande qu'à se donner... Cet amour de Marie était comme un rayonnement céleste, et une splendeur si éclatante et si bienfaisante en même temps, qu'elle ne peut s'exprimer. » (25 septembre)

De retour chez elle, Notre-Seigneur lui dit : *« Vois combien mon Cœur aime la France ; je ne pouvais lui rien donner de plus cher que ma Mère ; et je la lui ai donnée. »* Paroles merveilleuses ! On se serait attendu à ce que la France ait été donnée à la Sainte Vierge, mais non, c'est la Sainte Vierge qui est donnée à la France, et comme *« les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance »* (Rm 11, 29), c'est pour toujours !

Puisque nous sommes à Lourdes, disons un mot du Père Marie-Antoine, "le saint de Toulouse", un saint à multiplier des miracles au nom de l'Immaculée et pour son amour ! qui affirmait sans ambages : *« C'est l'Immaculée Conception de Pie IX et de la Grotte de Lourdes, qui doit tuer la Révolution et sauver le monde. »* Grand ami de l'abbé Peyramale, il inaugura les processions aux flambeaux qui, encore aujourd'hui, remuent les cœurs et donnent un présage de la Jérusalem céleste. Pas question pour lui d'être un catholique à demi : *« La religion et la politique ne doivent jamais se séparer. La religion est l'âme, la politique est le corps de la société. Leur union, c'est la vie, leur séparation, c'est la mort. »* Aussi, face à la montée de l'anticléricalisme, il appelait au combat, à la Croisade : *« Lève tes yeux, ô France chérie. Le Ciel te sourit et Jésus t'appelle : prends l'étendard de Jeanne d'Arc, le rosaire de Bernadette et l'épée de Saint Louis. Dieu le veut ! Dieu le veut ! Le serpent déroule ses replis et plus que jamais il dresse sa tête : c'est en France que Marie veut l'écraser. »*

À Lyon, le curé de Saint-Eucher, l'abbé Bauron, fervent pèlerin de Pellevoisin et ami du curé Salmon,

avait des accents semblables et les justifiait par une profonde compréhension des apparitions mariales de son siècle, qu'il développa au premier Congrès marial français qui se tint à Lyon du 5 au 8 septembre 1900 : *« Que le démon règne en partie sur la France, c'est un fait qui frappe les yeux. Or, Marie veut reprendre possession de son royaume, convertir son peuple et le ramener à Dieu. Elle n'est pas Reine à se laisser détrôner. Il convient d'appliquer à son empire ce que nous chantons de celui de son Fils : cujus regni non erit finis. Et son règne n'aura pas de fin (Lc 1,33). »*

Le nombre et la qualité des dévouements, que suscita l'Immaculée dans son Royaume des lys, particulièrement depuis son sanctuaire de Lourdes, sont impressionnants. Ne citons qu'un dernier exemple entre cent, significatif de ce que notre Père appelait *« les exigences vitales du règne de la Bienheureuse Vierge Marie : catholicisme intégral et légitimisme monarchiste »* : le comte Étienne de Beauchamp (1859-1957), issu de la meilleure noblesse légitimiste du Poitou, se dévouait déjà depuis plusieurs années comme brancardier quand il reçut, un jour de 1906, un appel de Lourdes. L'État voulait mettre la main sur les sanctuaires, c'étaient les Inventaires, prélude à la spoliation qui eut lieu en 1908, *« œuvre d'iniquité »* parce que dans leur construction, il n'y avait pas eu un centime d'argent public. Le comte, qui venait de perdre parents, épouse et enfants, accourut et décida de mettre sa vie et sa fortune au service du sanctuaire pyrénéen, des pèlerins, surtout les malades. Pendant cinquante ans, il fut l'exemplaire président de l'Hospitalité du Salut, consacrant sa foi, son temps, son énergie, ses dons extraordinaires d'administrateur au service de sa Reine, sans partage.

UNE ÉCHELLE VERS LE CIEL

À la Chapelle-Montligeon, « modeste village de la vieille France, village éloigné des villes et caché par les forêts du Val-Dieu dans un pli des collines du Perche », un curé rempli de zèle et de compassion *« pour l'âme la plus délaissée du Purgatoire »*, et sollicité à prier pour elle par plusieurs signes providentiels, comme la visite dans sa pauvre église d'une mystérieuse Dame à la robe bleue et au voile blanc, obtint de son évêque en 1884 la permission de fonder une petite Association ayant pour but de faire célébrer des messes en faveur des âmes du Purgatoire. On y entraînait en versant un sou et, en réponse, les "oubliés du Purgatoire" nous aidaient dans nos nécessités spirituelles et temporelles. Peut-on imaginer manière plus concrète et plus touchante de mettre en pratique la Communion des saints, sous le regard de la Reine du Ciel, notre Mère à tous, vivants et défunts ?

Pour faire connaître son "Œuvre expiatoire", l'abbé Paul-Joseph Buguet n'hésita pas à multiplier ses démarches aux alentours et de plus en plus

loin, se faisant “le commis voyageur des âmes”, à monter une imprimerie qu’il place sous la garde de saint Joseph et qui sauve son village de la désertification, à construire bientôt en bordure de ce dernier une véritable “basilique dans les champs”, plus haute que la cathédrale du diocèse !

En l’espace de peu d’années, l’Œuvre de Montligeon connut un développement et un rayonnement tels, que le petit curé pouvait écrire avec magnanimité dans son rapport de 1889 :

« De tous les points de l’univers on vient s’abriter sous l’étendard de Notre-Dame. Dans ce cortège des nations, la France tient le premier rang ; tous ses diocèses, sans exception, y sont représentés. La catholique Belgique suit les traces de son aînée ; l’Œuvre pénètre en Autriche, en Italie, en Espagne, au Portugal, en Suisse et, dans tous ces pays, elle compte de nombreux et fervents adhérents. Ce n’est point tout encore : les âmes délaissées n’ont pas d’amis plus fidèles que nos frères catholiques de Suède, de Norvège, de Hollande, d’Allemagne, d’Angleterre et de Russie. Puissent les âmes du Purgatoire écouter les prières de nos Associés d’Irlande et de Pologne et obtenir la conversion et le retour à l’antique foi des ancêtres, des peuples qui sont aujourd’hui leurs maîtres.

« L’Œuvre a pénétré sous la case de l’indien de l’Amérique du Nord comme sous la chaumière de l’habitant du Canada et des États-Unis, sous le toit du créole des Antilles comme sous la hutte des pauvres Noirs de l’Afrique, dans la demeure du colon comme sous la tente de l’arabe du désert.

« La Syrie, par la voix des fidèles amis de notre France, les Maronites, salue avec transport le nouvel étendard de la Vierge Libératrice ; sous le souffle des prédications de nos vaillants missionnaires, les âmes délaissées ont trouvé des protecteurs et des amis chez les habitants de l’Inde comme chez les peuples du Tonkin et de la Chine... »

RÉVEILLE LE PACTE DE NOTRE ALLIANCE !

Le 2 février 1904, le nouveau pape Pie X, voulant célébrer le cinquantenaire de la définition du dogme de l’Immaculée Conception, publia son encyclique “*AD DIEM ILLUM*”, non sans avoir relu le “*Traité de la Vraie Dévotion*” de saint Louis-Marie.

Par cette encyclique mariale, et par sa devise de pontificat : « *Tout restaurer dans le Christ* », qu’il comptait

mettre en œuvre avec le secours de l’Immaculée, il remettait l’Église sur les rails de l’orthodromie et redonnait courage à ses fidèles désorientés par les directives désastreuses du pontificat de son prédécesseur Léon XIII :

« *Il n’y a pas à attendre, y affirmait-il, que les attaques contre l’Église cessent jamais, car il est nécessaire que des hérésies se produisent, afin que les âmes de foi éprouvée soient manifestées parmi vous (1 Co 11, 19).*

« *Mais la Vierge ne laissera pas, de son côté, de nous soutenir dans nos épreuves, si dures soient-elles, et de poursuivre la lutte qu’Elle a engagée dès sa Conception, en sorte que quotidiennement nous pourrions répéter cette parole : Aujourd’hui a été brisée par Elle la tête de l’antique serpent.* »

Joignant le geste à la parole, il voulut que les miracles de Lourdes soient étudiés scientifiquement et reconnus canoniquement par l’Église, à cause de leur valeur apolo-gétique de première importance.

C’est sous son pontificat qu’en l’espace de huit ans, trente-trois guérisons miraculeuses furent reconnues.

En France, l’encyclique “*AD DIEM ILLUM*” provoqua une vague de dévotion forte et de piété ardente, mobilisant les meilleurs.

Les Bretons furent en première ligne par une suite de Congrès marials de première valeur, qui se déroulèrent dans leurs principaux sanctuaires, – Josselin, Rennes, Guingamp, Le Folgoët et Nantes –, chaque fois pour exalter un privilège nouveau de la Sainte Vierge : son Immaculée Conception, sa



STATUE DE NOTRE-DAME DE MONTLIGEON, commandée par l’abbé Buguet pour orner l’autel de la basilique des âmes du Purgatoire. De sa main droite, la Vierge invite une âme à prendre patience, son tour n’est pas encore venu, tandis que, se penchant au-dessus de son bras gauche, l’Enfant-Jésus couronne l’âme délivrée des flammes purifiantes. *Porta cæli, ora pro nobis !*

Maternité divine, sa Corédemption, sa Maternité de grâces et son Assomption, les trois derniers n'étant pas encore définis.

Mais les temps étaient durs, de persécutions, de spoliations et d'exils pour les religieux, aussi le Pape ne manquait pas une occasion de soutenir le courage et la foi des catholiques français. Il tint tête au gouvernement républicain, déjouant ses basses manœuvres, béatifica Jeanne d'Arc, condamna le Sillon de Marc Sangnier, qui déviait de la ligne qu'il avait fixée pour une véritable "Action catholique" et, dans son allocution consistoriale du 29 novembre 1911, il prédisait en termes magnifiques que le peuple de France, « *qui a fait alliance avec Dieu aux fonts baptismaux de Reims* », un jour se repentirait et renouerait avec sa première vocation :

« Un jour viendra et nous espérons qu'il n'est pas trop éloigné où la France, comme Saul sur le chemin de Damas, sera enveloppée d'une lumière céleste et entendra une voix qui lui répètera : "Ma Fille, pourquoi me persécutes-tu ?" Et sur sa réponse : "Qui es-tu Seigneur ?" La voix répliquera : "Je suis JÉSUS que tu persécutes. Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon, parce que dans ton obstination, tu te renies toi-même." Et elle, tremblante et étonnée, dira : "Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?" »

« Et lui : "Lève-toi ! Lave-toi des souillures qui t'ont défigurée, réveille dans ton sein les sentiments assoupis et le pacte de notre alliance, et va, Fille aînée de l'Église, nation prédestinée, vase d'élection, va porter, comme par le passé, mon nom devant tous les peuples et tous les rois de la terre." »

Mais en juin 1912, voyant venir la Grande Guerre, "Il guerrone", en châtiment de l'impiété de nos sociétés, le Pape autorisa et bénit la pratique des premiers samedis du mois, « *en esprit de réparation et en l'honneur de la Vierge Immaculée* ».

Bientôt le Ciel confirmera cette pratique. Il est remarquable que l'idée de prolonger la consécration du genre humain au Sacré-Cœur, demandée à Léon XIII par la bienheureuse Marie du Divin Cœur, par le moyen d'une consécration au Cœur Immaculé de Marie, "Reine de l'Univers", ait été conçue et propagée en France. Ne citons que la "Croisade mariale" lancée à Toulouse en 1900 par le Père Deschamps s.j., relayée en 1906, à partir du sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, par les Pères eudistes, principalement leur supérieur le Père Le Doré, enfin la fondation à Besançon d'une "Garde d'honneur du Cœur Immaculé de Marie" (1912), destinée à former une cour permanente à son Cœur royal et maternel. Le Congrès eucharistique, qui se tint à Lourdes en juillet 1914, renouvela la demande de consécration du monde au Cœur Immaculé de Marie. Quelques jours après, la guerre éclatait...

HÉROS DE LA GRANDE GUERRE

Après les premiers engagements qui se soldèrent par de sanglantes hécatombes en Lorraine, dans les Ardennes et à Charleroi, les armées françaises battirent en retraite, mais se redressèrent sur la Marne. « Il s'en est fallu d'un cheveu », écrit l'historien Le Naour (1914, *LA GRANDE ILLUSION*). La victoire de la Marne a été une telle surprise que beaucoup ont parlé de "miracle". Un miracle de la Sainte Vierge ?

En pleine bataille, le 8 septembre, Mgr Marbeau, le courageux évêque de Meaux, fit le vœu d'édifier une statue à Notre-Dame si la ville était épargnée. Elle le fut. « *La victoire de la Marne, dira-t-il, a été une œuvre providentielle si merveilleuse que les plus aveugles ne peuvent s'empêcher de reconnaître son caractère extraordinaire.* » En accomplissement du vœu, la statue de Notre-Dame de la Marne fut érigée en 1924 à l'entrée du village de Barcy, au nord de Meaux. On a parlé aussi de témoignages de soldats allemands ayant vu dans le Ciel la Vierge Marie les empêchant d'aller plus loin, – ils furent cent milles, paraît-il, à La voir –, mais ces témoignages sont de seconde main, sans date ni signature, difficilement contrôlables. Il n'empêche, le fait est là, incompréhensible au général von Klück lui-même : « Que des hommes ayant reculé pendant dix jours, que des hommes couchés par terre, à demi morts de fatigue, puissent reprendre le fusil et attaquer au son du clairon, c'est là une chose avec laquelle nous n'avions jamais appris à compter. »

Le coup d'œil stratégique de nos chefs – Galliéni après Lanrezac et Castelnau... notre Père en a fait une étude systématique dans son *Histoire volontaire de douce et sainte France* –, l'élan prodigieux de nos soldats, leurs sacrifices, les prières de l'arrière, tout prouve que le Ciel était partie prenante dans ce drame terrible : Notre-Dame Sainte Marie, mais aussi Mesdames Geneviève, Jeanne et Thérèse, Mgr saint Michel... Il n'empêche que la victoire de la Marne ne fut pas exploitée, que les Allemands se replièrent en bon ordre et s'établirent solidement sur l'Aisne. Toute tentative de débordement par le Nord échoua, jusqu'à Ypres, laissant les deux armées pantelantes, et le front se figea, dans les ruines et la boue... pour quatre ans.

Quatre années interminables, pendant lesquelles la France a beaucoup souffert, comme la Sainte Vierge l'avait annoncé à Pellevoisin, mais où elle a écrit peut-être la page la plus héroïque, partant la plus belle, de son Histoire. Les sanctuaires mariaux jalonnaient la ligne de front, témoins des combats sanglants que menaient nos poilus : Notre-Dame des Dunes, près de Dunkerque, Notre-Dame-de-Lorette sur sa colline sanglante avec ses émouvantes "Lettres à la Vierge", Notre-Dame de Brebières, dont la basilique à demi pulvérisée resta longtemps surmontée d'une

statue de la Vierge à l'Enfant couchée à l'horizontale, Notre-Dame de Vauquois, au cœur des forêts ravagées d'Argonne, Notre-Dame de Verdun, reléguée dans les casemates de la citadelle... et des milliers d'autres petits oratoires élevés par nos soldats, comme Notre-Dame des Abeilles au pied de la Main de Massiges, que les marsouins du Père Lenoir saluaient d'un *Ave* avant de monter à l'assaut.

Car il y avait de la religion chez nos poilus, à qui d'admirables aumôniers donnaient l'exemple, et aussi, chacune à son poste, les religieuses de France, dont dix mille furent décorées pour leur dévouement héroïque ! Les témoignages abondent, notre Père et nos frères en ont fait il y a trente ans à la Mutualité une gerbe émouvante (CRC n° 308, décembre 1994). En voici un nouveau, rapporté par le chanoine Coubé dans son livre "*DU CHAMP DE BATAILLE AU CIEL*", publié en 1916 :

« C'était une nuit, aux tranchées. Nous avons été attaqués, et pendant trois quarts d'heure ce fut un bruit épouvantable. Les marmites boches qui éclataient autour des boyaux, les 75 et les 120 courts et longs, les fusils, les grenades à main, les cris des assaillants et les nôtres, tout cela faisait un joli tapage. Puis, l'attaque repoussée, le calme était revenu, complet. Alors, dans la nuit, chanté par une voix magnifique, monta le premier couplet :

*Ô vous que Dieu bénit entre toutes les femmes,
Étoile dans la nuit de notre humilité...*

« Je défie qui que ce soit de trouver une mise en scène plus impressionnante. Puis ce fut le refrain qui, de toute la tranchée, sur plus d'un kilomètre, éclata, le mot n'est pas trop fort :

*Nous avons mis en vous toute notre espérance ;
Daignez nous protéger, Notre-Dame de France.*

« Toute l'âme de nos soldats, toute leur foi en Celle qui nous donnera la victoire, se manifestait là, sans contrainte et sans respect humain. »

Attachons-nous à l'un de ces soldats, véritable figure d'épopée, qui mourut au champ d'honneur du Linge, le 22 juillet 1915, l'arme et son chapelet à la main, le capitaine Jacques de Guigné. Trois fois blessé depuis le début de la guerre, il était reparti au front sitôt ses blessures refermées, afin de donner l'exemple, s'arrachant à l'affection des siens : son épouse, Antoinette de Charette, nièce du héros de Loigny, et leurs quatre enfants, dont l'aînée, Anne, n'avait pas cinq ans. « *La France avant tout, la France de Madame Marie !* » Royaliste d'Action française, disciple fervent de saint Pie X, il ne regardait jamais en arrière ; il était tout donné à ses hommes, aussi pieux et aimable que vaillant au combat.

Le dernier souvenir que garda de lui l'aumônier franciscain de la division, c'était au Linge, au bord de la tranchée d'assaut : « À genoux dans une espèce

d'excavation, je demande la protection de la bonne Mère pour ses enfants et donne l'absolution à ceux qui passent. Quand arriva la 1^{re} Compagnie, le capitaine de Guigné en tenait la tête, un fusil à la main. En passant devant moi, il me salua d'un sourire admirablement calme et répondit par un signe de croix à mon geste de bénédiction. » Il s'était confessé la veille, devant tous ses chasseurs. À l'annonce de la mort de son père, la petite Anne comprit elle aussi son devoir, elle s'appliqua à prier et à se sacrifier « *pour la France* », « *pour les pécheurs* », afin de consoler non seulement sa maman, mais la Très Sainte Vierge, si triste « *parce que Jésus n'est pas aimé* ». Quand elle mourut, elle n'avait pas onze ans...

Au milieu de la Grande Guerre, on relève une coïncidence plus que fortuite, providentielle : le 13 mai 1917, jour où Notre-Dame apparaissait à Fatima, en France, le président du Conseil Painlevé faisait choix d'un nouveau généralissime pour les armées françaises : c'était au lendemain de la folle et sanglante offensive de Nivelle, l'Armée n'en pouvait plus, le pays côtoyait les abîmes, sans le savoir... Le général Pétain, vainqueur de Verdun, prit son commandement effectif deux jours plus tard, le 15 mai. Après un spectaculaire redressement du moral de nos poilus, il sera l'artisan de leur victoire en 1918. Qu'il soit permis d'y voir un effet de la protection tutélaire de la Sainte Vierge, Reine de France, et peut-être aussi une réponse à la consécration que les cardinaux de France avaient faite à son Cœur Immaculé le 13 décembre 1914. Mais il y a davantage...

LA CLÉ DE L'ORTHODROMIE MARIALE

Fatima marque une ère nouvelle, et tout désormais s'ordonne et se juge à sa lumière, même si son Message ne sera connu et ses effets ne se feront sentir en France que bien des années plus tard. Dans son "*Mémorial de nos héros*" (1994), notre Père s'appuyait sur les révélations faites à madame Royer, qu'il tenait pour une authentique messagère du Sacré-Cœur, parce qu'elles coïncident parfaitement avec le message du Ciel révélé à Fatima. Cette âme mystique avait annoncé, en mai 1914, ce que seraient la guerre et ses suites, si la France ne revenait pas à Dieu :

« J'ai vu dans mon oraison le sol de la France labouré de sillons profonds, remplis de sang, le ciel plein de combats, nos campagnes ravagées, nos églises détruites et nos cathédrales elles-mêmes dévastées... La paix qui suivra cette guerre sera une fausse paix. La lutte continuera sous des formes diplomatiques, sociales, économiques, financières. Le monde croulera dans l'impiété, l'impureté, le complet oubli de Dieu et courra ainsi à son châtiment. Les Français iront jusqu'aux confins du désespoir. Ils ne reprendront courage que contre eux-mêmes. Une à

une les solutions proposées pour porter remède à leurs maux échoueront. C'est seulement quand tous les recours aux moyens humains seront épuisés et que tout semblera perdu que le Sacré-Cœur interviendra. Alors paraîtra l'élu de Dieu et la France ne pourra nier qu'elle devra au Sacré-Cœur seul son salut.» (Charles Boissard, *LA VIE ET LE MESSAGE DE MADAME ROYER, 1841-1924*, p. 268)

« Bien que ces choses soient absolument tenues pour nulles dans les livres d'histoire, commentait notre Père, il n'est pas douteux que nos héros et leurs familles dont les cœurs angoissés battaient à l'unisson des leurs, à l'arrière comme au front, appréciaient de telles révélations : la guerre cessait d'être l'effet de la brutalité des hommes ; *elle était un drame de colère et d'amour, de justice et de miséricorde du Dieu Tout-Puissant conduisant ses peuples à la conversion, à la réparation et à son pardon, enfin à la Victoire !* Ceux qui tombaient au champ d'honneur étaient donc considérés comme des victimes salutaires, des hosties saintes pour leur peuple !...

« D'un instinct venu du fond des âges chrétiens et de leurs habitudes d'enfance catholique, nos héros ont adopté l'attitude, le comportement, l'esprit que requerrait l'horrible déchaînement infernal de la guerre où ils n'étaient que fétus de paille jetés de-ci de-là par la mitraille et bientôt peut-être déchiquetés. Alors, finis les discours politiques, et l'anticléricalisme, les blasphèmes et le socialisme... et de se croire quelqu'un en face de Dieu, quand on n'est rien, rien que l'objet de sa douce miséricorde et tendresse. » (CRC n° 308, p. 4)

C'était précisément la "petite voie" de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qu'on appelait pendant la guerre une de nos plus fidèles "alliés du Ciel", ou encore « *la petite sœur des tranchées* », tant elle multiplia ses secours, ses protections, ses apparitions même ! Comme l'écrivait le capitaine Feret, en septembre 1916 : « *Elle est venue nous enseigner à aimer le Bon Dieu comme elle, en se faisant petit.* » Selon le sergent major Gabriel Gaillot, zouave combattant aux Dardanelles, Thérèse a donné « *à nos armées le courage des croisés* » (témoignages cités par Vogt Sébastien, *La dévotion à la "petite Sœur" Thérèse de Lisieux pendant la Première Guerre mondiale*, Mémoire de Master à l'université de Strasbourg, 2012, accessible sur le site des *Archives du Carmel de Lisieux*).

Mais après la guerre, qu'en fut-il ?

« LA RUSSIE RÉPANDRA SES ERREURS... »

Fin décembre 1920, à Tours, la majorité des socialistes français se rallièrent à la III^e Internationale, – *Komintern* en russe –, qui s'était proclamé le "Parti mondial de la révolution" lors de sa fondation

à Moscou le 2 mars 1919. Clara Zetkin, révolutionnaire allemande, venue jusqu'à Tours à la barbe de la police française, y était l'envoyée personnelle de Lénine, et la Révolution russe de 1917 devint pour certains Français le modèle à suivre. C'est donc à Tours que fut créé le Parti communiste français, courroie de transmission implacable des dirigeants de Moscou, et des « *erreurs* » répandues par la Russie bolchevique, dont avait parlé Notre-Dame à Fatima.

À Tours ?... On se rappelle qu'en 1847, au carmel de Tours, sœur Marie de Saint-Pierre avait reçu commandement de Notre-Seigneur de faire la guerre aux communistes, dont Pie IX venait de condamner « *l'exécrable doctrine* » (*Qui pluribus*, 9 nov. 1846) : « *Ah ! si vous connaissiez leurs machinations secrètes et diaboliques et leurs principes antichrétiens ! Ils n'attendent qu'un jour favorable pour incendier la France.* »

La Sœur carmélite devait se battre, telle une nouvelle Jeanne d'Arc, avec les armes de la réparation et sous l'étendard de la Sainte Face, de façon à jeter la division dans le camp ennemi : « *Notre-Seigneur continue toujours à m'appliquer à faire la guerre aux communistes. Il me donne grâce et lumière pour le combat. Les instruments de sa Passion me servent d'armes ; et son admirable Nom qui est si terrible aux démons et celui de sa Sainte Mère me servent de boulets de canon... J'ai prié la Très Sainte Vierge de vouloir bien être la dépositaire de ces divines armes que me donnait son Fils. Elle est comparée à la tour de David, d'où pendent mille boucliers.* »

Quelques années plus tard, en 1947, c'est dans le même diocèse de Tours, à l'Ile-Bouchard, que la Sainte Vierge interviendra pour libérer la France du péril communiste...

DÉVOTION DÉSENGAGÉE, FORCES DISPERSÉES

Mais en face, que trouvions-nous comme forces catholiques ? Dès son accession, le 1^{er} mars 1922, le pape Pie XI proclama la Très Sainte Vierge « *Patronne principale de la France* », sous le titre de son Assomption dans le Ciel, en même temps qu'il lui donnait, à la demande de Mgr Touchet, évêque d'Orléans, sainte Jeanne d'Arc pour patronne secondaire. Fort bien... mais le Pape était démocrate, cela se remarque jusque dans la déclaration du 1^{er} mars, où seule une timide mention est faite de la consécration de la France par le roi Louis XIII. À noter aussi que la Sainte Vierge n'est plus appelée « *Reine de France* », mais « *principale Patronne de toute la France* ». De toute manière, cette proclamation n'eut guère de conséquences sur la vie du peuple français, ou bien on ne sut pas en tirer les conséquences, puisque deux ans après, c'était la victoire laïque et républicaine du Cartel des gauches, balayant la Chambre bleu horizon.

Le 17 mai 1925, le même Pie XI canonisait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, "*sainte Thérèse de France*", aurait-on pu dire, puisque l'humble carmélite de Lisieux savait que sa mission s'identifiait avec celle de Jeanne la Pucelle, et qu'elle serait au Ciel, par son rayonnement, la messagère et l'ambasadrice de notre Reine : « *J'aime la France, ma patrie, je veux lui conserver la Foi, je lui sacrifierai ma vie, et je combattrai pour mon Roi.* »

L'Assemblée des cardinaux et archevêques de France avait publié le 10 mars précédent une déclaration contre les lois de laïcité, intitulée : "*Du laïcisme au paganisme*", qui se concluait par ces mots : « Assurément, l'œuvre est immense et difficile, mais le propre de la vertu de force est d'affronter les obstacles et de braver le danger. De plus, nous disposons de troupes dont le nombre et le courage égalent au moins le nombre et le courage des autres groupements ; car une multitude de chrétiens, à compter seulement ceux qui sont fervents et agissants, sont impatients d'engager la lutte. Nos cadres – paroisses, diocèses, provinces ecclésiastiques – sont préparés. Ce qui a trop manqué jusqu'ici aux catholiques, c'est l'unité, la concentration, l'harmonie, l'organisation des efforts. N'auront-ils pas assez d'abnégation pour former un corps compact qui travaillera avec ensemble sous la direction de leurs supérieurs hiérarchiques ? On dira que cette attitude nous expose à des retours offensifs et impitoyables de nos adversaires. Ce n'est pas certain ; en tout cas, à quelles calamités ne nous expose pas l'attitude contraire ? Quel avenir nous attend si, satisfaits d'une légère et artificielle détente, nous nous endormons ? Jamais peut-être, depuis cinquante ans, l'heure n'a paru aussi propice ; à la laisser passer sans en profiter, il semble bien que nous trahissions la Providence. » (cité dans la CRC n° 312, p. 5-6)

La nouvelle sainte française allait-elle unifier et animer de sa vaillance cette réaction salutaire ? Las ! quelques mois plus tard, Rome condamnait l'Action française pour se libérer définitivement de ses attaches séculaires à la Monarchie très chrétienne et se ligoter à la III^e République radicale-socialiste et franc-maçonne. Cette condamnation inique provoqua bien des remous, par exemple à l'Hospitalité de Lourdes, où une forte proportion de bénévoles étaient membres de l'Action française, à commencer par le président de la Ligue, Bernard de Vesins.

Se succédèrent alors en France de grands Congrès mariaux, où les foules étaient au rendez-vous, c'était même à chaque fois un triomphe pour la Sainte Vierge, mais une chose est notable, quand on lit les interventions, les discours et sermons prononcés au cours de ces Congrès, c'est le désengagement de la dévotion par rapport à la politique, entendue dans son sens noble de souci du bien de la Cité.

Le premier se tint à *Chartres* en 1927. Ce fut magnifique, on dit tout ce qu'on savait sur la cathédrale et le culte marial qui y est attaché, on fit une ostension solennelle du Saint Voile, on parla avec éloquence de la place de la Très Sainte Vierge dans la vie individuelle, familiale, paroissiale... mais pas nationale, à part quelques vagues allusions à la dévotion des rois de France. Alors que ce sont eux, nous l'avons vu tout au long de notre étude, qui ont suscité, accompagné, encouragé la dévotion de leur peuple par leurs exemples et leurs prodigalités. Un marquis de la Franquerie l'a prouvé abondamment dans son livre, reprenant celui de l'abbé Hamon au siècle précédent : "*LA VIERGE MARIE DANS L'HISTOIRE DE FRANCE*" (1939).

En 1930, le Congrès marial eut lieu à *Lourdes* sur le thème de l'Immaculée Conception. C'est à peine si fut rappelé le lien avec la Rue du Bac, dont on célébrait pourtant le centenaire, et rien des fulgurances d'un Père Marie-Antoine et d'un Père Maximilien Kolbe au même moment, sur la Mission de l'Immaculée dans les derniers temps ! L'interprétation du message, axée sur la pureté, était toute morale, avec un fort accent mis sur l'Action catholique, sous l'égide du nouvel évêque de Lourdes, Mgr Gerlier.

En 1934, c'est à *Liesse* que se rassemblèrent des dizaines de milliers de fidèles pour fêter la Sainte Vierge, avec un superbe défilé qui rappela l'histoire du pèlerinage et clôtura le Congrès réuni sur le thème de "la joie chrétienne". On y trouve des perles, mais... quatre mois plus tôt, il y avait eu à Paris les émeutes sanglantes du 6 février pour protester contre les scandales d'un régime corrompu, tandis que, outre-Rhin, Hitler venait d'accéder au pouvoir, et que les « *erreurs de la Russie* » faisaient déjà flamber l'Espagne. Aucune allusion à la montée des périls !

Ces périls étaient plus encore visibles en 1938, nos idéologues pacifistes s'étant mués en bellicistes forcenés, quand se déroula à *Boulogne-sur-Mer* le quatrième Congrès national, sur le thème magnifique de "*La Souveraineté de Marie*", puisqu'on célébrait cette année-là le troisième centenaire du vœu de Louis XIII. 300 000 personnes assistèrent à la clôture du Congrès avec, là encore, de belles interventions oratoires sur la Très Sainte Vierge, Reine de France. Mais... les autorités politiques françaises brillaient par leur absence, et au moment de renouveler la consécration de la France, c'est le général de Castelnau qui le fit, « *au nom des pères de famille de France* ».

LA FRANCE ORPHELINE

Ces pères de famille étaient eux-mêmes orphelins d'une autorité légitime et forte, royale, assurant d'une manière durable l'ordre et le bien commun, sous le regard de Dieu et de Marie. C'est ce que consta-

taient notre Père dans son étude sur *“l'Église et la nation française”*, évoquant l'histoire des mouvements patriotiques des années 1930, qui tentaient en vain de prévenir la catastrophe : « Pour dire le fond de ma pensée, je les trouve orphelins. Ils me font pitié parce qu'ils auraient dû aboutir cent fois, en 34, en 36, évidemment en 38. Mais ils étaient orphelins... Aucun parti, aucune Ligue ne peut entraîner tout un peuple à l'insurrection, à la lutte sanglante contre le Pouvoir oppresseur, ni décider un chef militaire à franchir le Rubicon, *s'il n'y a ni Dieu ni Roi pour commander et bénir le mouvement.* » (CRC n° 106, juin 1976, p. 12)

Il ne manquait pourtant pas d'apôtres pour indiquer le chemin à suivre et préparer les voies du Règne de Marie, mais ils n'étaient pas écoutés. Ainsi du Père Gabriel Jacquier, des Frères de Saint Vincent de Paul (1906-1942), au sujet duquel le directeur du patronage Notre-Dame de Nazareth à Paris avait prédit, au moment de son entrée au noviciat :

« Il viendra une période terrible pour la foi. Le bienheureux de Montfort a prédit que seuls des apôtres au cœur de feu, prêchant Marie avec amour, sauveraient la foi par leur immolation. Je suis sûr que Gaby sera un de ceux-là ! » Initié par le P. Hello à la doctrine contre-révolutionnaire de saint Pie X et à l'ardente dévotion mariale du Père de Montfort, ordonné prêtre en dépit d'une santé chancelante et mûri dans l'épreuve, le jeune Père s'enthousiasma pour les apparitions de Pellevoisin, qu'il appelait la *“Madone d'actualité”*, et condensa bientôt sa pensée dans une petite brochure intitulée *“L'ORDRE SOCIAL CHRÉTIEN PAR LE RÈGNE SOCIAL DE MARIE”* :

« Par la révolution de 1789, écrivait-il, la France officielle s'est insurgée contre l'ordre social chrétien, opposant dans tous les domaines les droits de l'homme aux droits de Dieu. Depuis cette apostasie publique, le règne de l'enfer s'installe de plus en plus chez nous, viciant l'ensemble et les détails de notre vie nationale, familiale et individuelle. »

Comme Dieu a établi que seule l'Immaculée Vierge Marie écraserait la tête du Serpent infernal, le Père Jacquier en concluait que seuls les enfants de Marie, régénérés dans son Sein, ayant un culte fervent pour son Cœur, mèneront un combat efficace, dans leur vie privée comme dans la vie publique. « *Le catholique est un guerrier au service de la Vérité, et non un diplomate qui cherche à composer avec l'Enfer.* » Il en résulte une action catholique, la vraie ! qui ne se conçoit que comme une Croisade mariale. Aussi le Père Jacquier édita-t-il une seconde brochure, *“LE MANUEL DU CROISÉ”*, véritable programme de consécration pratique au Cœur Immaculé de Marie, Reine de France et de l'univers. Jusque dans le domaine social, car c'est la Reine des métiers qui rétablira la concorde entre les classes, au sein de l'industrie, du

commerce, de l'agriculture et des professions libérales, à l'aide d'Unions corporatives mariales. « *Donnons, disait-il, à la miséricorde de Marie le temps d'agir et nous verrons des merveilles.* » Il offrit sa vie en holocauste à cette intention, le 13 décembre 1942, dans l'élan de la consécration du monde au Cœur Immaculé de Marie par le pape Pie XII.

Tout aussi engagée était la pièce qu'Henri Ghéon fit jouer par trois fois le 13 mai 1938 à Lourdes sur le parvis des sanctuaires : *“LE ROSAIRE DE FRANCE”*, où le dramaturge converti et apôtre révèle une connaissance intelligente, enthousiasmante, de notre histoire mariale de France : « *Je revivrai mes joies, mes peines et mes espérances, en union avec les tiennes, ô fille aînée de l'Église de Jésus-Christ* », dit la Vierge à la France, et les quinze mystères de son Rosaire s'égrènent en quinze tableaux historiques, extraordinairement vivants et concrets, à la Ghéon...

Mais là non plus, le message, pourtant fort clair, ne passa pas. Alors notre Reine usa d'autres moyens...

“DIVINE SURPRISE”... MARIALE

« C'est dans la politique de ce siècle que la Reine des Cieux a voulu que s'inscrivent en lettres de feu les étapes de son œuvre de salut, aussi bien que celles de nos rébellions humaines et de nos reniements. Ici, châtements terribles ! et là, bénédictions ou tout au moins signes d'espérance et encouragement », écrivait notre Père (CRC n° 312, p. 2).

Dans la nuit du 25 au 26 janvier 1938, – on était encore sous le pontificat de Pie XI –, une « lumière inconnue » fut observée dans le ciel de l'Europe occidentale, c'était le grand signe annonciateur que « *Dieu va punir le monde de ses crimes, par le moyen de la guerre, de la famine et des persécutions* » (message du 13 juillet 1917). Ce même mois de janvier, Hitler décidait l'*Anschluss* de l'Autriche, tablant sur l'impuissance des démocraties et la complicité de Staline.

Et ce fut l'enchaînement fatal jusqu'à l'été 1939 : la dernière réclamation d'Hitler relative au corridor de Danzig, la garantie anglaise et française apportée à la Pologne, le pacte germano-soviétique du 23 août. Ce même jour, nos chefs militaires assuraient le gouvernement que nous étions « prêts » ! Nos évêques, eux, promettaient d'édifier à Lourdes un sanctuaire à la Reine de la Paix, qui serait l'exact pendant du Sacré-Cœur de Montmartre. Quant au gouvernement, dont les membres étaient connus pour leur laïcisme militant, ce n'étaient pas eux qui allaient se tourner vers le Ciel... jusqu'au jour où le front creva et où tout s'écroula, 10-13 mai 1940.

Six jours après, 19 mai, on voyait les ministres se rendre en corps constitué à Notre-Dame de Paris. « *Il faut vraiment que les choses aillent mal, pour qu'ils en soient arrivés là* », entendait-on au passage de

Reynaud, Daladier, Mandel et consorts, mais... depuis la veille au soir, le maréchal Pétain était là aussi, rappelé d'Espagne en urgence, pressentant la mission qu'on allait lui imposer. *« On m'appelle toujours dans les catastrophes. »*

Un mois après, acceptant de payer pour les autres, il faisait le don de sa personne et le sacrifice de sa gloire pour le salut de la France, et déclarait à Mgr Feltin, archevêque de Bordeaux : *« Ne me félicitez pas, Monseigneur, priez pour la France et faites beaucoup prier pour moi. J'ignore si, depuis le Golgotha, un pareil sacrifice a été demandé à un homme. »*

La "divine surprise", dont s'émerveilla Maurras avec tous les Français, fut, « dans l'écroulement de tout, cet avènement pacifique d'un Chef humain, chrétien, sûr de sa légitimité, tout appliqué à défendre la Patrie, atténuer son malheur, relever ses ruines matérielles et son moral à la dérive, organiser sa survie dans l'espoir de sa résurrection » (CRC n° 106, p. 12). Et, au moins dans un premier temps, la hiérarchie y reconnut la protection de la Sainte Vierge. Elle rendit grâces et invoqua les bénédictions divines sur la France et sur son Chef providentiel.

Ainsi de Mgr Martin, évêque du Puy-en-Velay, retraçant le 14 avril 1943 à Lourdes les rapports de la Sainte Vierge et de la France, qui rappelait : « C'est de toute notre Histoire de France qu'il faut dire que la miséricordieuse tendresse de Notre-Dame nous enveloppe, et nous avons droit d'espérer que toutes

nos fautes et nos erreurs n'ont pas lassé encore la miséricorde du Cœur Immaculé de la Patronne céleste de la Patrie dont l'Amour est sans repentance et que, dans l'ombre, la Mère prépare encore, malgré nos fautes et avec elles, un redressement nouveau... *car on sent que c'est l'heure de la Sainte Vierge qui sonne dans la grande détresse des hommes et dans la grande pitié de notre pauvre Regnum Galliae.* »

Il en donnait deux signes pour preuves : « Le Maréchal a bien voulu me faire dire à plusieurs reprises et m'a dit lui-même à Vichy, qu'il avait gardé de son voyage au Puy (2 mars 1941) un souvenir unique. Je sais que rien ne lui a échappé du sens profond de la démarche qu'accomplissaient, au Puy, les rois de France pour remettre leur royaume entre les mains de la Sainte Vierge. Il s'est associé consciemment, volontairement, à ce geste. Il l'a dit dans son Message aux Jeunes du 15 août 1942. Il a renoué le fil d'or d'une grande Tradition nationale, telle est l'expression qu'il a faite sienne. À la fin de son pèlerinage, je lui ai offert une reproduction en bois de la statue de Notre-Dame du Puy qu'il a fait mettre à une place d'honneur dans son bureau, à Vichy, où je l'ai vue. Il me l'a montrée avec complaisance. Au sculpteur étant allé le voir, il a déclaré qu'elle était bien à sa place dans son bureau.

« Et puis, le Maréchal est allé à Lourdes (21 avril 1941). Pour avoir été moins solennel et plus rapide, son pèlerinage à Lourdes n'en a pas été moins



LE MARÉCHAL PÉTAİN À LOURDES, LE 21 AVRIL 1941. La Grotte de Massabielle était redevenue « domaine de l'Église », par décision du chef de l'État français (décret du 10 février 1941), mettant fin à trente-cinq ans de spoliation par la République.

touchant. C'est lui qui a voulu faire ce pèlerinage à la Grotte, où Mgr Choquet l'a magnifiquement reçu. Entre le Puy et Lourdes, il y a toujours eu des liens mystérieux. Toujours "la Dentellière" qui croise ses fils dans l'ombre avec soin ! Depuis le temps lointain où le comté de Bigorre payait tribut à Notre-Dame du Puy qu'il reconnaissait comme suzeraine, Notre-Dame qui voit loin ayant voulu s'associer longtemps à l'avance le haut domaine du coin de France où Elle se réservait d'apparaître un jour...

« Ne trouvez-vous pas touchant, réconfortant et plein d'enseignement que le Maréchal allant de l'une à l'autre ville semble ainsi vouloir mettre, dans les conjonctures dramatiques où nous vivons, tous les atouts divins de son côté. Au sculpteur du Puy, il a dit que la Vierge était bien à sa place dans son bureau. Tous les chefs d'État travaillent-ils en ce moment aux pieds d'une statue de la Vierge Marie ? À Lourdes, il a dit "*qu'on demande à la Vierge qu'Elle lui fasse la faveur de l'aider dans la tâche entreprise qui est rude et difficile*". Tous les chefs d'État demandent-ils qu'on prie ainsi Marie pour eux ? Le 15 août, dans son Message à la Jeunesse du Puy, après avoir évoqué les pèlerinages des rois, il a parlé de "*prière fervente*" et de "*protection de la Vierge*". Depuis longtemps, nous avons perdu l'habitude d'entendre ces mots dans des messages officiels...

Nous sommes invités à lever les yeux vers le ciel, vers les étoiles, vers la Vierge, vers Dieu. »

La Révolution nationale, écrit Vincent Vailly, s'inscrit dans un contexte de renouveau marial inédit : « Avec le pèlerinage du Puy du 15 août 1942, le culte de la Vierge retrouve une dimension officielle qu'il n'avait plus connue depuis l'Ancien Régime. » (*L'Auvergne dans la Guerre*, 1991, p. 65-74) Des principaux sanctuaires mariaux, les routiers avaient convergé pour l'occasion vers Notre-Dame de France, portant sur leurs épaules la Vierge de leur région. Une fois de plus, notre Reine formait le lien de l'unité et de la communion nationale.

« Les Vierges de France constituaient la trame de ce tissu français traditionnel en voie de reconstitution, note Dominique Avon. À Clermont-Ferrand par exemple, des milliers de personnes descendent dans la rue à l'appel des cloches qui annoncent l'arrivée de la Vierge de Boulogne ou de la Vierge de Strasbourg. Alors, l'indifférence est vaincue, la foi de l'enfance, – certains osent dire "assourdie par les péchés, les doutes et l'ironie" –, se rappelle à chacun comme en écho. » (*REVUE D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE FRANCE* n° 211, 1997, p. 409)

C'est en effet dans le catholicisme traditionnel du peuple français que « le maréchal Pétain comptait puiser l'inspiration de sa Rénovation nationale et



LA "PÂQUE" DE LA SAINTE VIERGE. Le Christ en croix ouvre la marche, ordinairement porté par un notable. Derrière Lui se déploie l'étendard de Jeanne d'Arc, marqué des noms sacrés de Jhesus-Maria. Notre-Dame de Boulogne, toute blanche et offrant son Cœur d'or, passe partout : « Une Reine ne demande pas de permission pour circuler dans son royaume. »

trouver d'inégalables sources d'énergie, de dévouement, d'abnégation. L'Église réelle, l'Église populaire répondit magnifiquement », témoigne notre Père, qui l'a vécu dans l'enthousiasme de ses 16-20 ans. Quatre ans de guerre, de souffrances et de ferveur suscitèrent dans le peuple chrétien de France un réveil étonnant de charité et de dévotion, dont le "*Grand Retour*" fut une des plus belles manifestations.

LE "GRAND RETOUR"

Après les cérémonies du 15 août 1942, qui avaient montré un parfait accord entre les autorités religieuses et civiles, l'évêque du Puy suggéra aux routiers du Nord, qui avaient acheminé jusque dans le Velay la statue de Notre-Dame de Boulogne dans sa barque, de poursuivre leur pèlerinage jusqu'à Lourdes, ce qu'ils acceptèrent avec enthousiasme. Le 7 septembre 1942, le cortège atteignait la Grotte de Massabielle. Le 31 octobre suivant, le pape Pie XII consacrait le monde au Cœur Immaculé de Marie, et les évêques de France faisaient de même, chacun pour son diocèse, le 28 mars 1943.

Ce jour-là, la nacelle de Notre-Dame de Boulogne quittait le rocher de Massabielle pour rejoindre son port d'attache sur les côtes du Nord. Cette marche priante et pénitente, largement improvisée au début, se prolongea pendant plus de cinq ans ! traversa seize mille paroisses de France et y répandit partout la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Enfin on en parlait, ainsi que de Fatima et de l'exemple du Portugal, après vingt ans de silence ! Faire de la consécration au Cœur de notre Reine la « *charte du Grand Retour* », et l'associer à la prophétie de saint Pie X citée plus haut, donnait tout son sens orthodromique et prophétique à cet élan marial.

Comment qualifier ce Grand Retour ? Ce n'est pas facile, parce qu'à ce jour, aucune étude exhaustive n'a été faite de ce qui fut pourtant « *le mouvement spirituel le plus important de notre temps* », affirmait en 1948 Mgr Perrin, évêque d'Arras (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 237, octobre 2022, p. 22-35). Reprenant l'expression de Jean Paillard sur le corporatisme spontané qui s'est épanoui sous l'autorité du Maréchal, nous dirions volontiers que le Grand Retour a été une sorte de *Contre-Révolution mariale spontanée*.

Cette marche persévérante d'une paroisse à l'autre, précédée de la Croix et faisant escorte à la Vierge au Cœur d'or en récitant le chapelet, avec à l'arrivée, dans l'église du village ou du quartier, la mise en œuvre d'une triple liturgie : confession, communion, consécration, c'était tout simplement la religion de nos Pères, la foi catholique de toujours revivifiée par la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, dans un climat de réparation, non contrainte, mais sincère, et un esprit d'enfance spirituelle.

La Sainte Vierge reprenait ainsi de la façon la plus simple, par son Cœur parlant au cœur de ses enfants, possession de son beau Royaume, répandant à flots la grâce des sacrements par les ministres de son Fils et sous la protection des autorités légitimes et traditionnelles ; partout sur son passage fleurissait l'inscription et retentissait le cantique : « *Chez nous, soyez Reine !* » Elle consolait l'immense détresse des âmes et convertissait les cœurs, même les plus endurcis, des témoignages bouleversants abondent en ce sens. Ce fut partout, grâce au zèle des missionnaires qui la suivaient, une communion retrouvée, profonde et vraie, entre bons Français, à la barbe de l'occupant qui laissait plus ou moins faire, loin surtout des partis politiques, des idéologies diviseuses... « *Je connais vos Français*, avait dit un jour saint Pie X à Émile Flourens, ancien ministre républicain. *Ils sont naturellement catholiques et monarchistes. Ils le redeviendront tôt ou tard.* » Ils le redevenaient par la douce médiation de leur Reine. Il aurait fallu une suite, car les bonnes volontés ne manquaient pas...

Mais la prétendue "*Libération*" se mua dès le mois d'août 1944 en *Révolution-épuration*, avec la complicité des démocrates-chrétiens qui s'étaient partagé le pouvoir avec les socialistes et les communistes. Ce fut comme une nouvelle prise de possession de notre douce et sainte France par les "Diaboliques", en même temps qu'une avancée spectaculaire des « *erreurs de la Russie* », jusque dans l'Église. L'élan du Grand Retour n'en fut pas cassé, non ! puisqu'il allait continuer encore quatre ans, mais il fut détourné de son véritable objectif, qui était le "retour" de la Fille aînée de l'Église au Cœur de sa Reine. L'Ennemi s'était mis « en travers », aurait dit le Curé d'Ars. Ce n'était plus maintenant à des occupants tatillons et soupçonneux que se heurtaient les pacifiques cortèges de la Vierge, mais à des barrages communistes, haineux et sectaires, comme à Chevilly-la-Rue ou à Thiais, dans la banlieue parisienne.

Et l'Église officielle, l'Église des bureaux et ses hiérarchies parallèles, après s'être courbée très bas sous la Révolution nationale, pressée de revenir à ses anciennes amours, la République, la Démocratie, les Partis et tout le tremblement de ce régime de mort spirituelle et temporelle, préféra baisser les bras par lâcheté, par opportunisme, ou pire, par esprit de ralliement. En 1947, nos évêques empêchèrent même Notre-Dame de Fatima de parcourir le pays et d'achever ce qui avait été commencé : sa statue, venue du Portugal, après avoir connu un triomphe en Espagne, l'Espagne de Franco ! traversa notre Patrie en catimini, à la dérobée... Et on tourna la page du Grand Retour : aux Archives de l'Église de France, existe un dossier intitulé "*Liquidation du Grand Retour*", c'est tout dire en quatre mots !

Il n'empêche, Notre-Dame de France n'oubliait pas les hommages reçus pendant quatre ans, – dix millions de consécration à son Cœur Immaculé, ce n'est pas rien ! – et au moment du plus grand péril, alors que les communistes s'apprêtaient à prendre le pouvoir, Elle était là et détourna le coup de la plus simple manière, par ses apparitions à l'Île-Bouchard.

DÉCEMBRE 1947 - L'ÎLE-BOUCHARD

Cette année 1947, que les historiens appellent « l'année terrible », la France était de nouveau en crise. Les cinq ministres communistes avaient été renvoyés, marquant la fin du tripartisme et le commencement de troubles sociaux. L'impuissance de l'État provoqua la montée en puissance des forces révolutionnaires, par syndicats et partis interposés. En septembre, une réunion secrète en Pologne des représentants des partis communistes européens, permit au bureau de propagande du communisme international, le *Kominform*, de les reprendre en main. Les grèves s'intensifièrent, des sabotages se multiplièrent.

Le 19 novembre, le socialiste Ramadier était remplacé par le démocrate-chrétien Robert Schuman. Ministre de l'Intérieur, Jules Moch ne cachait pas que la situation était désespérée, vu le peu de moyens dont il disposait. Tout était prêt pour une révolution sanglante, trente ans après 1917. « *Les communistes attisaient le feu partout* », écrit le président Auriol dans ses Mémoires. Le dimanche 7 décembre, le délégué général du parti communiste, Benoît Frachon, refusait l'accord proposé par le ministre du Travail et transmettait à ses troupes le mot d'ordre : « *Tout est rompu, grève générale demain.* » Mais « *demain* », c'était le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, Reine de France...

Dans un petit village tourangeau, trois petites filles se rendent à l'école des Sœurs. Comme la directrice leur a dit le matin qu'il fallait beaucoup « *prier pour la France* », passant devant l'église, elles s'y

arrêtaient pour réciter une dizaine de chapelet. À partir de ce moment, tout est significatif, comme si Notre-Dame voulait récapituler dans cette petite église de campagne les mille facettes de son Alliance millénaire et rappeler à son peuple les conditions de son salut.

C'EST ELLE !

Les fillettes s'arrêtent devant la statue de sainte Thérèse, pour réciter un « *Je vous salue Marie* », pieuse coutume instituée par le curé du village, l'abbé Ségelle, depuis que la « Petite Thérèse » a été

déclarée patronne secondaire de la France en mai 1944. Le 15 juin suivant, la Vierge du « *Grand Retour* » était passée à L'Île-Bouchard et le curé avait tenu à ce que la « *Visite* » de la Reine de France soit préparée par un triduum.

Avant de parvenir à l'autel de la Vierge, les fillettes passent devant la porte où, dit-on, est passée Jeanne d'Arc au mois de mars 1429. Elle arrivait de Vaucouleurs, où l'avait armée messire Robert de Baudricourt, et se rendait auprès du dauphin Charles en son château de Chinon sur la Vienne. En attendant que le messenger royal Colet de Vienne portât le pli au Dauphin, la Pucelle entra dans l'église et pria à l'autel de la Vierge. Sans doute lui confia-t-elle le sort du Royaume des lys qui souffrait grande pitié. Rappelons que c'est par un artisan de Tours tout



LES PATRONNES DE LA FRANCE (1945). Tableau de sœur Marie du Saint-Esprit, carmélite à Lisieux, qui a pris pour modèle la Vierge du Sourire, ajoutant son Cœur Immaculé et une couronne royale. Sainte Jeanne d'Arc ayant été proclamée en 1922 patronne secondaire de la France, sainte Thérèse le fut à son tour par le pape Pie XII, le 3 mai 1944.

proche que la Pucelle fit confectionner son étendard, signe de sa mission, ainsi que son pennon, portant l'image de la Vierge de l'Annonciation, « *avec devant Elle un ange lui présentant un lis* ».

Les fillettes s'avancent jusqu'à l'autel où trône une statue de Notre-Dame des Victoires, car la paroisse est affiliée à l'Archiconfrérie parisienne du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie, tandis que le vitrail qui éclaire le bas-côté représente l'apparition de la grotte de Lourdes, où l'Immaculée a révélé son Nom.

Elles s'agenouillent sur les premiers prie-Dieu et récitent leur dizaine de chapelet, quand tout à coup,

raconte l'aînée, Jacqueline Aubry : « *Je vis entre le vitrail et l'autel, une grande lumière, vive, mais non éblouissante, au milieu de laquelle apparut une belle Dame, se tenant dans une grotte et ayant à sa droite un ange, une fleur de lys à la main. Sous ses pieds, on lisait l'invocation : "Ô Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous."* » C'est l'invocation de la Médaille miraculeuse et l'attitude de la belle Dame était celle de la prière, comme à la Rue du Bac, les mains jointes devant la poitrine, avec le chapelet à la main, comme à Lourdes...

Dans l'après-midi de ce 8 décembre, la Sainte Vierge se montra de nouveau aux enfants, mais cette fois avec une expression d'indicible tristesse, comme à La Salette, et s'adressa à eux :

« *Dites aux petits enfants de prier pour la France... qui en a grand besoin.*

- *Madame, êtes-vous notre Maman du Ciel ?*
- *Bien sûr, je suis votre Maman du Ciel.* »

En disant cela, le visage de la belle Dame s'était éclairé d'un merveilleux sourire. Nouveau détail touchant : Jacqueline Aubry et son frère, dont les parents n'étaient pas pratiquants, avaient appris leurs prières grâce à une vieille dévote du village, mademoiselle Grandin, qui les emmenait souvent à l'église, et quand ils se dissipaient, elle les reprenait en leur disant : « *Mais priez donc votre Maman du Ciel !* » C'était également le titre du livre du marianiste Émile Neubert, « *VOTRE MAMAN DU CIEL* », paru au Puy en 1941... à l'occasion de la visite du Maréchal.

UNE DÉLIVRANCE MIRACULEUSE

Nous ne raconterons pas dans le détail cette merveilleuse semaine des apparitions, l'ayant déjà fait (cf. *Les apparitions de L'Île-Bouchard, 8-14 décembre 1947, IL EST RESSUSCITÉ* n° 41, décembre 2005, p. 23-32), contentons-nous ici de l'essentiel. D'abord, un fait certain s'inscrit en lettres d'or dans notre orthodromie mariale de douce et sainte France : c'est dans la nuit du 8 au 9 décembre 1947, qui suivit les premières manifestations de L'Île-Bouchard, que l'ordre de grève générale, qui devait tout bloquer et provoquer la révolution dans le pays, a été annulé au siège du bureau central du Parti, avant d'être répercuté dans les cellules locales, à la surprise générale.

Le 9 décembre, s'inscrivent de nouveaux mots sous les pieds de la Belle Dame : « *Je suis l'Immaculée Conception* ». Répétant sa demande de prière pour la France, « *qui, ces jours-ci, est en grand danger* », Elle demande qu'on lui construise une grotte. Dans la grotte de Lourdes, Elle demandait « *une chapelle* », et dans l'église de L'Île-Bouchard, Elle demande... « *une grotte* » !

Le 11 décembre, Elle promet « *du bonheur dans les familles* », assurément celles qui entreront dans les

pensées de son Cœur : « *Il faut prier beaucoup pour les pécheurs* », prier « *et faire des sacrifices* ». Quel souci chez notre Reine de sauver ses enfants, tous ses enfants ! Et comme ce salut est lié, conditionné même par celui de la Patrie, à chaque apparition, Notre-Dame fait prier « *pour la France* ».

Le 12 décembre, Elle est plus radieuse que jamais. Sa tête est auréolée de rayons lumineux vivement colorés, bleus, rouges, jaunes, verts, rosés, orange. Comme à Fatima. Les enfants nommeront cette auréole « *arc-en-ciel* ». Elle a baissé les mains et le mot « *MAGNIFICAT* » apparaît en lettres d'or sur son Cœur. On sait que ce 12 décembre marque la fin définitive de la grève et la reprise du travail sur l'ensemble du territoire. Il est temps de rendre grâces en reprenant le chant d'humble victoire de la douce Colombe annonciatrice de la Paix !

Le 14 décembre, pendant le dernier chant que termine l'invocation : « *Ô Marie conçue sans péché, priez, priez pour la France* », un rayon de soleil, perçant un ciel nuageux très bas, pénètre par une verrière du côté opposé, à hauteur du premier pilier qui sépare le chœur de la chapelle de la Vierge ; il oblique et progressivement, en éventail, éclaire toute la chapelle, l'apparition et les quatre enfants dont les visages sont transfigurés. L'église, habituellement froide et sombre, en est toute réchauffée et illuminée. Comme à Fatima en 1917, mais d'une manière beaucoup plus modeste, les apparitions de L'Île-Bouchard se terminent par un miracle solaire. C'est la signature de l'Immaculée. Le chant terminé, Elle bénit lentement la foule. Inclinaison, les enfants se signent.

L'année précédente, un jeune théologien encore séminariste concluait sa contribution à un concours de théologie sur la Vierge Marie Co-rédemptrice par cette proposition :

« *Si nous scrutons l'avenir, on peut augurer un grand développement de la théologie de l'Église... Dépassant les Pères qui firent de Marie le cou de l'Église, ne proposera-t-on pas à la piété des saints le Cœur de l'Église, cette Vierge Protectrice qui est la flamme vivifiante, l'Amour de l'Épouse pour l'Époux, l'organe dont les pulsations mystérieusement unies à celles du Sacré-Cœur transmettent au Corps entier l'Amour, la vie et la Grâce ? Cœur qui attire l'Église à Dieu autant qu'elle attire le regard de Dieu et Son Cœur débordant d'Amour vers l'Église.* »

Nous verrons dans un prochain article qui était ce théologien, dont la doctrine « totale » récapitule tout l'héritage de la France Royaume de Marie, prépare les voies du triomphe de notre Mère chérie, et fera revenir sur son visage, au chant du *MAGNIFICAT*, le sourire de son éternelle action de grâces !

(père Thomas de Notre-Dame du perpétuel secours et du divin Cœur.



À L'OMBRE DE SAINT PIE X

« **S**i un bon Pape catholique était élu, il n'aurait qu'à prendre les discours de saint Pie X et les refaire mot à mot, pas une seule phrase n'a vieilli ! Ce serait encore remettre l'Église d'aujourd'hui dans les rails de la Vérité de Jésus-Christ, cela suffirait », s'écriait notre Père à la Mutualité, en

1988, au cours d'une série de conférences magistrales sur l'œuvre de restauration catholique du plus grand pape des temps modernes. Près de quarante ans plus tard, ses enseignements n'ont pas pris une ride et les deux cents jeunes participants de la session de la Pentecôte ont découvert avec bonheur ce docteur et pasteur incomparable : à l'orée de la grande apostasie, saint Pie X combattit victorieusement le modernisme, le progressisme, la démocratie-chrétienne, ces maux qui submergeraient l'Église à partir du concile Vatican II et dont nous souffrons encore aujourd'hui, pour, en revanche, tout restaurer dans le Christ, par l'Immaculée.

Le soir, au cratère, la projection de notre montage sur *« Le pape Jean-Paul I^{er}, le saint et le martyr »* ne nous fit pas changer de sujet : l'abbé de Nantes n'avait-il pas reconnu dans le Pape du sourire *« un autre saint Pie X qui s'ignore »* ? Les images de sa vie prédestinée, les analyses si profondes formulées par notre Père sur le moment même, en 1978, sont un témoignage roboratif de la permanence de la sainteté de l'Église, comme aussi de l'indéfectible amour que nous lui portons, au même moment où nous combattons l'apostasie de sa hiérarchie.

Nous avons réalisé ce film après la publication de la troisième partie du Secret de Fatima, le 26 juin 2000, il y a juste vingt-cinq ans. En dépit de l'incrédulité du cardinal Ratzinger qui avait alors spécifié que *« les situations auxquelles elle fait référence semblent désormais appartenir au passé »*, cette vision grandiose demeure notre clef d'interprétation de tous les événements du monde. C'est ainsi que nous assistons à la consommation de l'Église sans céder à la tentation du désespoir, puisqu'elle nous a été montrée d'avance par Notre-Dame, en même temps qu'elle nous assurait du triomphe final de son Cœur Immaculé.

Parmi les âmes qui s'approchent de Dieu, arrosées par le sang des martyrs – nous les voyons nombreuses à frapper à la porte de l'Église, après soixante ans de pastorale conciliaire, comme des brebis abandonnées à la recherche des pasteurs perdus –, plusieurs s'étaient jointes aux habitués de nos activités. Ce fut notre récompense de les voir s'épanouir au fil des offices liturgiques et des conférences, goûtant avec une égale satisfaction la sûre vérité de notre doctrine et la piété communicative de nos trois ordres réunis.

À mesure que nous découvrons la sagesse et la pertinence des enseignements et des réformes de saint Pie X, nous nous demandons avec inquiétude dans quelle tradition s'inscrirait son nouveau successeur Léon XIV : prolongera-t-il la lignée des papes conciliaires dont il se réclame ou bien, saisi d'angoisse à la vue d'une Église à moitié en ruine, renouera-t-il avec l'héritage de saint Pie X ?

SOUS L'EMPRISE DE L'AMÉRICANISME

La conférence d'actualités de frère Pierre, prononcée au Canada et diffusée ce mois-ci sur notre site de VOD, a mis en lumière une tare dont le Saint-Père devra guérir pour revenir à la foi catholique intégrale : il s'agit de l'américanisme. Cette hérésie condamnée par Léon XIII ne se manifestait pas dans une théorie fausse, mais comme un libéralisme pratique imprégnant l'Église des États-Unis depuis ses origines, la conduisant à estomper la foi par souci de bonne entente avec les protestants, jusqu'à prêcher un christianisme sans croix, réduit à un humanisme aux accents religieux.

Pour bien le comprendre, frère Pierre nous rappelle rapidement l'histoire du catholicisme américain, depuis la fondation du Maryland en 1632 par Lord Baltimore qui désirait fonder un nouveau pays où catholiques et protestants se respecteraient. L'utopie ne dura pas dix ans et s'effaça devant la réalité du fanatisme persécuteur puritain.

Dès lors, ce fut pour obtenir la sympathie des protestants au pouvoir que les catholiques se montrèrent les plus zélés patriotes, des citoyens exemplaires, faisant valoir dans leur foi tout ce qui favorisait les valeurs fondatrices des États-Unis... et atténuant le reste. Mgr Gibbons, le très brillant archevêque de Baltimore, personnifie cette Église métamorphosée, déjà, en *« mouvement d'animation spirituelle de la démocratie américaine »*.

« Le but du cardinal Gibbons est certes de convertir les protestants, explique frère Pierre, mais sans heurter la bonne entente qui doit régner dans le pays. Son principe : Pour que l'Amérique accepte le catholicisme, il faut que l'Église accepte l'Amérique. Il était convaincu que les institutions politiques américaines peuvent plus aisément que celles de l'Europe aider un homme à faire son salut, et qu'elles promettent à la catholicité un triomphe plus parfait que ses victoires médiévales. C'était oublier que la Chrétienté, c'est le Règne du Christ, tandis que la société démocratique c'est celui de l'Homme et du Prince de ce monde. »

La diffusion de cet esprit américain en France, à l'époque du ralliement à la République, provoqua une telle polémique que Léon XIII fut contraint de porter un jugement doctrinal, de condamner l'ensemble de ces opinions désignées sous le nom d'américanisme. Entre autres erreurs, le Pape récuse l'opportunité, pour gagner les cœurs égarés, de taire certains points de la

doctrine comme étant de moindre importance ; il nie la nécessité de permettre à chaque fidèle de développer plus librement son initiative sous prétexte que la liberté est devenue le fondement de la société civile et, plus profondément, en raison d'une prétendue surabondance de l'action du Saint-Esprit chez nos contemporains ; Léon XIII condamne encore l'exaltation des vertus naturelles censées répondre davantage aux mœurs et aux besoins de notre temps : « *À quoi servent les vertus naturelles sans la richesse et la force que leur donne la grâce ?* »

Et frère Pierre de commenter : « *C'est exactement ce qu'il faut répondre à Léon XIV quand il fait appel à l'humanité de tous les hommes pour construire la paix dans le monde.* »

Évidemment, les évêques américains se soumièrent à la condamnation de ces erreurs, en niant même de les avoir jamais professées. Mais ils ne modifièrent pas pour autant leur pastorale, avec un succès aussi spectaculaire qu'illusoire. En effet, malgré son apparente vitalité, due à une immigration catholique massive, l'Église américaine est caractérisée par un nombre record d'apostasies. Que nous sommes loin de l'intransigeance de saint Pie X, qui sauva l'Église de France de la persécution républicaine !

Le concile Vatican II et la proclamation de la liberté religieuse n'apparurent pas aux États-Unis comme une révolution, mais comme la consécration de l'esprit américain. De telle manière qu'un religieux fervent comme Robert Prevost ne pourrait pas trouver dans sa formation ni dans la tradition de l'Église américaine le remède à la crise postconciliaire. Voilà qui doit nous engager à poursuivre l'œuvre CRC de notre Père, telle que frère Bruno l'a définie dans son éditorial du mois de mai : prière pour le Saint-Père et combat doctrinal contre le schisme et l'hérésie.

FÊTES DE JUIN

Rien de plus contraire à l'américanisme que le temporalisme triomphaliste des cantiques que nous avons chantés à pleins poumons lors des processions de la Fête-Dieu et de la solennité du Sacré-Cœur, les 22 et 29 juin, à la maison Saint-Joseph comme dans nos ermitages : « *Nous voulons Dieu* », « *Parle, commande, règne* » !

Les enfants sont mis à l'honneur dans ces triomphes publics de l'Eucharistie. Ils agitent fièrement leurs bannières ou bien sèment leurs pétales de roses sur le chemin de Jésus-Hostie. Ne sont-ils pas les premiers dans le Royaume des Cieux, et partant nos plus puissants intercesseurs auprès du Roi des rois ? Saint Pie X, d'ailleurs, en prophétisant la conversion de notre nation, selon l'exemple de Saul de Tarse, dans son allocution mémorable du 29 novembre 1911,

NOUVEAUTÉ

BIBLE, ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE

Tome IV. L'Église : Jésus et Marie communiqués

Frère Bruno, dans un ensemble d'études exégétiques, s'appuyant sur des travaux scientifiques rigoureux, affirme de façon définitive que la Bible est historique. Il poursuit la mise en lumière de la continuité historique de la Révélation, de la Rédemption et du mystère de l'Église, le passage de l'Ancienne à la Nouvelle Alliance.

C'est ainsi qu'il met en avant les dernières découvertes archéologiques pour contredire les "scientifiques" sceptiques intervenant dans l'émission d'ARTE, en 2006 : « *Peut-on se fier à l'Ancien Testament ?* » (p. 17) La réponse est nette : « *Le judaïsme a donné naissance à la Bible et non le contraire* ».

Le chapitre IV sur la « *Sainte Église notre Mère* » (p. 105 sq.), sujet du camp de la Phalange 2022, nous fait entrer non seulement dans l'histoire de l'Église, mais dans son mystère et celui du rôle prépondérant de la Femme, la nouvelle Ève, l'Immaculée Conception.

Ce recueil est un cri d'amour pour notre Mère la Sainte Église, une catéchèse nécessaire pour qui veut comprendre, loin des polémiques, le combat de l'abbé de Nantes pour la vérité de notre sainte religion.

Volume broché : dos carré, collé sans couture.

1 volume, 220 pages, 22 illustrations noir et blanc, et couleur, 21 cm x 29,7 cm. 22 €

trouvait précisément dans la prière des enfants de France l'un des fondements les plus solides de son espérance : « *Par-dessus tout, les gémissements de tant de petits enfants qui, devant les tabernacles, répandent leur âme dans les expressions que Dieu même met sur leurs lèvres, appelleront certainement sur cette nation les miséricordes divines.* »

Mais le plus réjouissant est d'assister à la cérémonie finale du baiser des enfants à Notre-Seigneur dans l'ostensoir, selon la pieuse et ravissante coutume instituée par notre Père. On pense alors à la joie du Bon Dieu ! Le célébrant reprit le micro aussitôt après pour laisser éclater son enthousiasme :

« *Celui qui a inventé cette pratique est génial ! "Laissez venir à moi les petits enfants !" Comme la petite Thérèse aurait aimé cela, elle qui écrivit de sa première communion qu'elle fut "le premier baiser de Jésus à mon âme".* »

C'est cela aussi, la CRC : l'école de la consolation des Saints Cœurs de Jésus et de Marie.

(*père Guy de la Miséricorde.*)

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0328 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – crc-resurrection.org

ABONNEMENT 35 €, étudiants 20 €, soutien 65 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 41 €, AUTRES PAYS 66 €, par avion 76 €.